

L'Institut Sainte-Alpais de Joigny

Elisabeth CHAT

Association culturelle et d'études de Joigny, 6 place du Général Valet,
vendredi 3 septembre 2010. Inventaire...

Institut Sainte-Alpais...

Trois mots au feutre noir sur un petit album photos de mauvaise facture, dans une vieille boîte à chaussures, inscrite : « *Chaussons d'hiver, Madeleine et moi* ».

A l'intérieur, quelques cartes postales en noir et blanc, dont on repère tout de suite qu'elles sont centenaires. Des jeunes filles sages qui posent, jouent, étudient... Institut Sainte-Alpais ? Que fait à Joigny la petite sainte oubliée de tous ou presque, mais tant vénérée à Cudot et si chère à l'abbé Boiselle, restaurateur de son culte au XIX^e siècle, et acteur au premier rang de sa canonisation ? N'est-ce pas à Cudot que coule la fontaine à l'eau précieuse ? Alors, pourquoi un Institut Sainte-Alpais à Joigny et quel rapport avec l'enseignement des jeunes filles ? La ville de Joigny n'est-elle pas le fief incontesté d'une autre petite sainte, Madeleine Sophie Barat, qui, au XIX^e siècle, voua sa vie à l'éducation civile et religieuse des jeunes filles « de bonne famille » ?

Dans *Joigny au cœur de l'Yonne*, Madeleine Boissy et Eliane Robineau consacrent un paragraphe à l'enseignement privé, à Joigny. A la page 253, est écrit en titre¹ :

ENSEIGNEMENT PRIVÉ INSTITUT NORMAL SAINTE-ALPAIS

« Les cours privés permirent également à leurs élèves de se présenter au brevet simple.

*« Pour les filles, ce fut « l'Institut normal » plus tard **Institut Normal Sainte-Alpais** implanté dans un ancien hôtel particulier 43, rue Montant au Palais. Cet établissement dépendant du Cours Désir de Paris s'était installé à Joigny vers 1830 et peut-être avait-il succédé au pensionnat des demoiselles Durand et Décombard.*

« Quand les jeunes filles douées désiraient continuer leurs études et se présenter au baccalauréat (elles étaient peu nombreuses) des professeurs de l'Ecole Saint-Jacques venaient 43, rue Montant-au-Palais leur dispenser l'enseignement nécessaire.

1. – Eliane Robineau et Madeleine Boissy, *Joigny au cœur de l'Yonne*, Association culturelle et d'Etudes de Joigny, Collection Mémoire et patrimoine, août 2002.



Macaron Decombard Durand

« En 1947 ce cours privé ferma ses portes et les élèves rejoignirent les petites classes de l'E.P.S. de jeunes filles au château, le cours Sainte-Thérèse ou d'autres établissements de premier cycle hors de Joigny. »

C'était donc vrai : un *Institut Normal* exista à Joigny, du nom d'Alpais.

La maison des demoiselles

Depuis 1830, à l'adresse indiquée, selon le cadastre de Joigny², Mademoiselle Adélaïde Henriette Bournet est propriétaire de ce bel hôtel particulier du n° 45 de la rue. C'est une descendante de Martin Bournet, Conseiller du roi et maire perpétuel de Joigny (1747 - 1767), et d'Antoine Chaudot, également maire de la ville (an IV - an VI et 1815 - 1830)³.

Elle y vit avec deux autres femmes célibataires, inscrites aux recensements⁴, dont sa « *femme de confiance* », Marie-Louise Rozier, fidèle depuis 1836. Mademoiselle Bournet tient-elle un pensionnat ? Elle meurt le 3 juin 1876⁵. Le bel hôtel particulier devient alors la propriété des demoiselles Décombard et Lécuret, enseignantes, répertoriées dans l'annuaire statistique de l'Yonne en tant que telles depuis 1860.

2. - A.D. Yonne, 3P3 206, cadastre de Joigny

3. - Nous adressons nos remerciements à Bernard Fleury pour les précisions apportées aux dates de mandats..

4. - A.D. Yonne, recensements de 1836, 7M 2 92 et 1872, 7M2 93

5. - A.D. Yonne, 5 Mi 490/8. Etat civil de Joigny.

Dans l'ordre du cadastre, nous trouvons les propriétaires suivantes :

1878 : mesdemoiselles Philippine Décombard et Marie Thérèse Lécuret.

En 1881, mesdemoiselles Philippine Décombard et Anne Marguerite Durand.

En 1884 : mesdemoiselles Hortense Lavoye, Léonie Mahuzier, Fernande Ferrand de Vez, Alexandrine Petit et Berthe Biardot (en indivis et résidence à Paris).

En 1911 : mesdemoiselles Hortense Lavoye, Léonie Mahuzier, Fernande Ferrand de Vez, Alexandrine Petit et Marie Lécuret (indivis à Joigny).

L'ensemble, constitué en société civile puis anonyme immobilière⁶ de la rue Montant-au-Palais⁷, est racheté par le maire de Joigny, Monsieur Roger Mouzat, le 14 juin 1952. Enfin, le dernier acte de vente apporte la confirmation de l'identité des propriétaires précédentes ; Mademoiselle Marie-Thérèse Lécuret, 22 bis rue Norvins à Paris : c'est le *Cours Normal* de Montmartre (Pensionnat d'élèves institutrices du cours Désir), et Mademoiselle Emilie Dubois, 39 rue Jacob : c'est le *Cours Désir* !

Ce bel hôtel particulier du vieux Joigny abrita ce pensionnat de jeunes filles dit *Institut Sainte-Alpais* pendant plus de soixante ans.

I. - Mademoiselle Désir, une pionnière.

L'institut Désir, sa créatrice, son enseignement, ses émules

C'est à Paris que tout commence. Dans son ouvrage *Le Sacré Cœur des femmes*⁸, Jacques Benoist analyse le rapport singulier qui s'établit entre ce monument et les femmes dans les années 1870. Une quinzaine de congrégations féminines gravitent autour du site et jouent un double rôle : non seulement ces congrégations présentent un modèle de piété féminine au travers des figures de *Marie* et de *Marie-Madeleine* dans la France républicaine de *Marianne*, mais elles assurent une fonction d'accueil des pèlerins du Sacré Cœur. Jacques Benoist démontre comment elles contribuent de la sorte au renom du sanctuaire et à l'histoire religieuse, urbaine et sociale de Paris. Dans cette mouvance du *vœu national* et de la création du Sacré Cœur de Montmartre, à laquelle le diocèse de Sens n'échappe pas⁹, nous retiendrons l'association paradoxale de trois parisiennes, féministes à leur manière autant que respectueuses de l'ordre établi et animées d'une foi pieuse et agissante :

6. — Qui loue la propriété sise au n° 43 pour en faire la salle des ventes jusqu'en 1972.

7. — Rue *Montant-au-Palais*, rue *montante au Palais* ou rue *montante au palet*, comme la nomme P. Mégrien, dans son ouvrage sur Joigny, daté de 1931 ?

8. — Jacques Benoist, *Le Sacré Cœur des femmes de 1870 à 1960*, tome III de : *Le Sacré Cœur de Montmartre, Spiritualité, art et politique (1870-1923)* Editions de l'Atelier, 2000.

9. — Dans son ouvrage *Le département de l'Yonne comme diocèse*, tome 2, *Quand refleurissent les déserts*, p. 278, Alype Jean Noirrot note que : « Le culte du Sacré-Cœur sera activement développé jusqu'à y inclure la participation de l'Yonne à l'édification de la basilique de Montmartre. » La quête pour sa construction-rapporte 8051 francs en 1875.



Adeline Désir (1819-1875)

— Marie Marcotte (1828-1920), fille de Charles Marcotte d'Argenteuil (Directeur général des eaux et forêts de la Rome impériale, modèle et ami du peintre Jean Ingres) et épouse de l'initiateur du Vœu national¹⁰, Alexandre Legentil (1821-1899) ;

— Elisa Grimaillh (1805-1865), épouse de Charles Lemonnier, avocat (1805-1865), protestante convertie au saint-simonisme des années 1830 ; le couple est connu pour avoir recueilli Flora Tristan¹¹ lorsqu'il vivait à Bordeaux ;

— enfin, Adeline Désir.

La première joue de son réseau de relations et marque les fondations de sa sensibilité familiale (enseignement des arts) et procure son apport financier ; la seconde témoigne de son attachement à la tradition ouvrière (ouverture des écoles aux plus humbles et lien avec la libre pensée) ; la troisième est porteuse d'idées nouvelles sur l'éducation et l'instruction intellectuelle et chrétienne des jeunes filles. Dans cette France républicaine naissante, l'enseignement des jeunes filles devient la priorité de ces trois femmes et chacune d'elle marquera de son empreinte personnelle la fin de ce XIX^e siècle¹².

Ensemble, elles fondent en 1862 la *Société pour l'enseignement professionnel des femmes* qui fonctionne encore aujourd'hui et dont le siège social est situé 15 rue du Delta, à Paris. C'est à Adeline Désir que nous porterons notre intérêt.

Mademoiselle Désir, d'Arras à Paris.

*Le nouveau-né a devant lui une forêt en feu qu'il lui faudra traverser pieds nus*¹³.

Issue d'une vieille famille catholique et royaliste d'Artois, Adeline naît à Arras le 10 mars 1819. Elle est baptisée quatre jours plus tard sous les prénoms d'Adeline, Henriette, Caroline. Son père Charles Désir est, comme ses ascendants, marchand tanneur aisé de la ville. Les grands-parents paternels ont protégé les prêtres réfractaires pendant la Terreur. La petite Adeline, très précoce, s'instruit autant qu'elle peut du monde qui l'entoure. Quelques années plus tard, Charles Désir s'est reconverti en industriel de la betterave à sucre et s'installe à Biefvillers-lez-Bapaume. Adeline est en pension, mais côtoie au pays aussi bien le curé, l'instituteur que les ouvriers de la sucrerie de son père. Étonnée de leur peu d'instruction, elle tente, du haut de ses sept ans, de leur transmettre ce qu'elle sait déjà et apprend d'eux les difficultés à vivre qu'elle ne va pas tarder elle-même à subir. Surviennent en effet 1830 et les infortunes diverses. Charles Désir n'a pas hérité du sens inné du commerce et fait confiance à des débiteurs indécidables. La sucrerie périclité ; il ne peut plus subvenir aux besoins de sa maisonnée agrandie de quatre enfants, dont trois vont bientôt mourir. Les « amis » de la fortune s'éloignent. La famille, appauvrie, endeuillée se voit contrainte de se sépa-

10. — La promesse de construire un sanctuaire dédié au Sacré Cœur de Jésus, en expiation des crimes de la Commune en 1871, et de la suppression des États pontificaux, à Rome.

11. — Flora Tristan, femme de Lettres (1803-1844), militante socialiste et féministe.

12. — Jacques Benoist, *Le Sacré Cœur des femmes de 1870 à 1960*, tome III de : *Le Sacré Cœur de Montmartre, Spiritualité, art et politique (1870-1923)* Les éditions de l'atelier, 2000.

13. — Christian Bobin, *Un assassin blanc comme neige*, page 23, Gallimard, avril 2011

rer¹⁴, de déménager à plusieurs reprises à la recherche d'une vie meilleure, sans succès et Charles Désir, accablé de doutes et de dettes, perd la foi et finit par se fixer, désœuvré, à Paris, en 1839, rue Saint-Honoré.

Adeline avait quitté la pension, mais continué à s'instruire en autodidacte dans les livres sauvés des déménagements successifs. Musicienne née, elle avait poursuivi ce chemin qu'elle a toujours associé à la prière, grâce à la fidélité d'une amie. Elle regrettera toujours de ne pouvoir embrasser la prêtrise, ce qui laisse augurer de son engagement chrétien qu'elle modèle déjà sur celui d'une tante paternelle, mère abbesse d'un couvent de clarisses près de Cambrai, ravagé par la Révolution, qu'elle avait reconstitué dès la fin des hostilités. Précoce, ses études à peine terminées, Adeline commence à enseigner, dès l'âge de 15 ans et la famille vit de ses gains. Elle suit avec assiduité les fameuses conférences de Lacordaire, dispensées à Notre-Dame, à l'initiative d'Ozanam (et de plusieurs autres dont un icaunais, François Lallier¹⁵), spécialement destinées à l'initiation de la jeunesse au christianisme, où se mêlaient avec exaltation religion, philosophie et poésie. Lacordaire, ami de Lamennais et de Montalembert décline alors un programme mêlé de catholicisme libéral traditionnel (défense de la liberté de conscience et d'enseignement), et de catholicisme social défendu par Frédéric Ozanam, fondateur de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

De 1839 à 1852, Adeline continue de se former auprès d'enseignants reconnus, Monsieur A.D. Lourmand, secrétaire de la *Société des méthodes de l'enseignement*, qui donne des cours gratuits destinés aux jeunes filles à l'Hôtel



Le Cour Désir au 39, Rue Jacob

14. – Adeline et ses frères et sœurs suivent leur mère qui va, pendant cinq ans, tenter de survivre en ouvrant une mercerie dans la Somme, à Albert. Elle n'obtiendra pas la survie escomptée et devra fermer ce petit commerce.

15. – Sénonais, ami proche d'Ozanam (parrain de sa fille) et initiateur dans l'Yonne, des conférences de Saint Vincent de Paul (Alypc-Jean Noirot, *Le département de l'Yonne comme diocèse, tome 2, Quand refleurissent les déserts*, p. 181 et suivantes).

de Ville et Monsieur Octave Gréard qui deviendra membre de l'Institut et vice-recteur de l'Académie de Paris. Elle mène de front cette formation continue et l'enseignement qu'elle prodigue, avec des activités de charité. Elle ouvre un modeste externat et des « *Cours d'éducation* », rue de Verneuil, en 1852. Ces cours déménagent bientôt au 41 puis au fameux 39, rue Jacob.

C'est en 1859 qu'elle fait la rencontre décisive de Louis Lantiez, prêtre et frère de Saint-Vincent de Paul, qui devient son confesseur. Il sera le « père fondateur » avec elle de l'Institut Normal Catholique. Il la soutiendra, autant qu'il le pourra, dans sa démarche de fondation des écoles professionnelles catholiques.



Portrait Louis Lantiez

Louis LANTIEZ

Paris 6 juin 1825 - 5 juillet 1916.

Le seul portrait moral dont nous disposons est le panégyrique prononcé à l'anniversaire de son décès, le 5 juillet 1917.¹⁶

Il y est décrit comme « *humble, prêtre tout rempli de l'Eglise et de son sacerdoce, saint toujours en prière* », doué d'une humilité qui dissimulait une grande intelligence. Cultivé, cet homme avait la « *bosse des mathématiques et de la métaphysique* »¹⁷

Ses études de jeunesse le destinaient à être architecte. A 17 ans, ne connaissant ni latin, ni grec, il passe son baccalauréat et entre au Séminaire, afin de répondre à sa double vocation de prêtre et de service des plus pauvres.

Eloigné de Paris par son supérieur, Jean Léon Le Prévost, il est nommé à Amiens, puis à Rome où il est aumônier des Zouaves pontificaux. Il connaît une période « d'exil » douloureux, écarté de la *Société des humbles Filles du Mont Calvaire de Notre Seigneur Jésus...*

Curieusement, à la mort de M. Le Prévost, le 30 octobre 1874, il est élu à son tour, presque à l'unanimité, Supérieur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul. Il se dévoue mais sans fédérer les esprits autour de sa personne. D'autre part, son humilité naturelle et cultivée ne s'accorde pas avec le poste dévolu. Il finit par démissionner et, contemplatif, se donne une règle semblable à celle des Chartreux. Il ne pratique plus alors que le ministère de l'oraison et de la parole. Il est à l'origine de l'œuvre de Sainte Catherine, des Billettes, de Notre-Dame des martyrs et l'instigateur des pèlerinages à Rome. Il aide les *humbles Filles* à formuler et rédiger les constitutions de leur Société et reste leur aumônier fidèle et actif jusqu'à sa mort.

16. - Archives Désir, Abbé.D.M. Fontaine, Oraison funèbre de l'abbé Lantiez, 5 juillet 1917.

17. - Ibidem

Il est présent lorsqu'elle pose en 1865 les bases du *Cercle des institutrices* qu'elle place sous la protection de Sainte Catherine d'Alexandrie.

Il est présent en octobre 1866, quand elle ouvre, en contre-offensive aux *écoles professionnelles libres penseuses*¹⁸ qu'elle approuve et qu'elle combat à la fois¹⁹, au 40 rue Rouelle, à Grenelle, en faveur des jeunes filles de la classe moyenne, la première Ecole professionnelle catholique, bientôt suivie de quatre autres. Adeline Désir est vivement soutenue au commencement par Jean Léon Le Prévost, fondateur et premier Supérieur des frères de Saint-Vincent de Paul, qui délègue à l'abbé Lantiez la présidence de la fondation. Mais Jean-Léon Le Prévost, « otage » de protecteurs financiers hostiles à Adeline Désir, n'hésitera pas à lui contester durement par la suite la « maternité » de ces écoles. Il la privera plus cruellement du soutien de Louis Lantiez, interdisant à son subordonné toute relation, toute correspondance avec elle. Ce n'est qu'après le décès de Jean-Léon Le Prévost, quelques mois avant sa propre disparition, qu'elle retrouvera son appui dans la direction de sa « famille ».

Elle rencontre un autre prêtre désireux d'ouvrir sur sa paroisse de *Notre Dame de Bonne Nouvelle*, une école professionnelle catholique. Il s'agit de l'abbé Sébastien Emile Millault²⁰. L'anonyme « *Chapitre VII* » conservé aux Archives historiques du Diocèse de Paris rapporte l'émotion ressentie par Adeline Désir lors de leur première entrevue : « *Je suis sortie d'auprès de lui tout embaumée de ses saintes bénédictions. Que ne peut la charité de Jésus Christ. — Oh ! Que cela est bon ! Que cela fait du bien ! — Il m'a promis toute son influence, tout son crédit, toutes les ressources financières dont il pourrait disposer, des bourses pour les enfants, une inscription de 100 fr. — Quel cœur ! Quel empressement, quelle charité !* » Jusqu'à la fin, le curé de Saint-Roch gardera à Mademoiselle Désir la même estime, le même dévouement : ils s'étaient compris »²¹.

Le soutien amical et financier ne faillira jamais : « *Ainsi, pour subvenir à l'entretien de l'Ecole professionnelle de la rue de Richelieu, un salut en musique, à l'église S'-Roch, avait, par la quête, rapporté 28 000 fr., somme considérable à l'époque. Les efforts de Melle Désir pour faire rentrer l'argent dans sa caisse toujours vide n'étaient pas sans de très beaux résultats* »²². Et l'abbé Millault, installé depuis 1870 curé de Saint-Roch, n'y est pas étranger.

18. — Elle s'oppose alors à Elisa Lemonnier, qui, soutenue par Jules Simon, défend la neutralité.

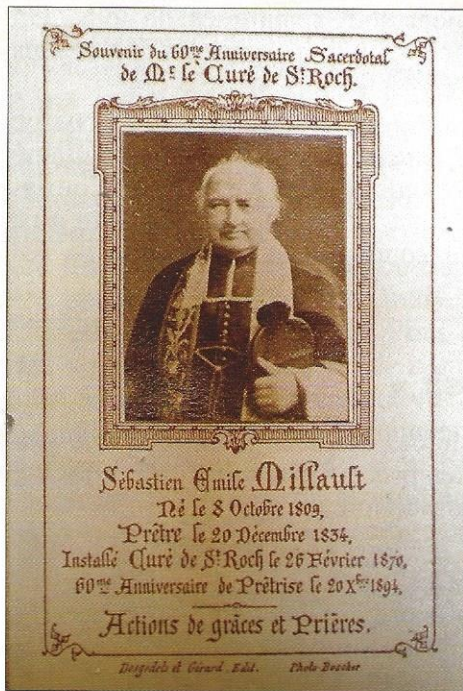
19. — Elle approuve l'initiative les méthodes et le contenu des études mais combat la neutralité laïque qu'elle voit comme une œuvre de Satan.

20. — C'est lui qui, nommé curé de Saint-Roch, conseillera l'abbé Boiselle dans sa recherche de financement de la chaise de Sainte Alpaïs et, par dames quêteuses interposées, lui fera obtenir des finances substantielles. Voir à ce sujet le n° 43 des Etudes Villeneuviennes, Elisabeth Chat, *Journal d'une « canonisation » annoncée*, p. 101.

21. — Archives historiques de l'Archevêché de Paris, 2 J, 1, *Chapitre VII, extrait de la Vie du Cardinal Amette ?*, p. 159..

22. — Odile Butsch, Une éducatrice d'avant-garde, Adeline Désir (1819-1875) La Colombe, éd. du Vieux Colombier, Paris 1956, note infra-paginale d'une lettre adressée au R.P. Félix, p. 143.

Sébastien Emile MILLAULT, curé de Saint-Roch



Sébastien Emile Millault naît à Paris le 8 septembre 1809 dans une famille de musiciens. Son père, instituteur, est aussi professeur de musique. Son frère aîné, Laurent François Edouard Millault sera second prix de Rome en 1830, derrière Hector Berlioz, et fera une carrière musicale. Sébastien, violoniste talentueux, fut, avec son frère, page musicien à la cour de Louis XVIII avant d'être ordonné prêtre en 1834. D'abord nommé à la paroisse de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, il restera à l'église Saint-Roch de 1870 à sa démission demandée voire extorquée, trois mois avant sa mort en 1897, par le cardinal Richard. Il a laissé une excellente réputation d'organiste.

Cet homme cultivé et raffiné, musicien, poète et excellent prédicateur, fut aussi professeur au petit séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet de 1834 à 1845 et principal collaborateur de l'abbé Dupanloup, alors Supérieur du petit séminaire et le remplaça à ce poste en 1845.

Ce n'est pas un homme de la demi-mesure. Téméraire pendant la Commune, il résista : « *Dussé-je être égorgé par des communards, avait-il dit, je ne souffrirai pas de clubs révolutionnaires dans mon église* ». Et il resta vaillamment à son poste, qu'il ne quitta, à deux reprises que pour aller en prison, dont il réchappa.

Personnalité originale, il n'hésita pas à célébrer le deuxième centenaire de la mort de Corneille (Saint-Roch était la paroisse de la Comédie Française et celle de Corneille) et à y inviter tous les artistes, jadis si maltraités par l'Eglise.

Sa réputation de générosité dépassait largement la Capitale. C'est ainsi qu'il aida l'abbé Boisselle à réunir des fonds pour l'achat de la châsse destinée aux reliques de Sainte Alpais. Son nom ne peut être ignoré des pèlerins de Cudot : il est gravé, comme celui des dames quêteuses, sur la châsse.

Il a aussi des attaches familiales avec l'Yonne. Sa petite cousine est mariée à un icaunais, Charles Bidault.

La Semaine Religieuse du diocèse de Sens relate ses noces de diamant (60 ans de prêtrise), dans son édition du 8 janvier 1895. Le surnom que lui donna Monseigneur d'Hulst à cette occasion, « le Père

de diamant » n'est sans doute pas usurpé, tant son charisme semble effiecient sur toute personne qu'il rencontre, humble ou grand de ce monde.

Sa délicatesse et son dévouement sont remarqués de tous. On raconte qu'il quêtait lui-même le dimanche afin d'épargner les paroissiens qu'il savait être en difficultés financières.

Sa disponibilité l'a amené à prendre tout naturellement en charge ses quatre neveux, lors du décès de leur père et de leur abandon simultané par leur mère qui privilégia une carrière musicale en Angleterre. Confia-t-il les deux filles au pensionnat d'Adeline Désir ? C'est peut-être à ce moment que, devenu « père adoptif » soucieux de l'éducation de ses nièces, il rencontra Adeline Désir.

La « méthode Adeline Désir »

Mademoiselle Désir, confortée de ces soutiens provisoires ou durables, va pouvoir mettre en application les préceptes d'éducation mûrement pensés et les développer avec force et conviction.

« *L'école est le moyen que Dieu a choisi pour réformer le monde* », écrit la fondatrice. Apprendre à penser caractérise la pédagogie de Mademoiselle Désir. A une tête pleine, elle préfère une tête bien faite. L'idée n'est pas nouvelle, mais l'application de ce précepte en pédagogie l'est, particulièrement pour les filles, à cette époque. Dans son rapport de 1869, elle écrit : « *Je ne veux pas faire de mes élèves des savantes ; celles-ci ne*



Adeline Désir et ses élèves

brillent pas et savent peut-être moins que d'autres, mais elles savent bien, et surtout, elles ont appris à apprendre et possèdent le moyen de continuer à s'instruire »²³.

A l'unisson, son amie et confidente Marthe Laval écrit : « *Le respect de l'individualité de la nature propre de l'enfant, de la jeune fille, le respect de son individualité est la base nécessaire de toute éducation rationnelle normale* »²⁴. La pédagogie active avant la lettre développée par Adeline Désir est remarquable, innovante, et fait d'elle le précurseur de pédagogues d'exception comme Maria Montessori ou Célestin Freinet. Les cours ne sont pas magistraux mais font appel aux savoirs des élèves, dans un dialogue partagé avec les parents. L'organisation de la classe elle-même est novatrice. Pour les « petites », pas d'estrade, mais des petites tables où elles sont installées et où elles peuvent échanger. Pour les « grandes », pas d'estrade non plus, mais « *une grande table ovale comme à un cercle de famille* »²⁵. La pédagogie est applicable à toute activité, intellectuelle ou ludique : la récréation elle-même fait partie de l'enseignement : les élèves ne sont pas surveillées ; les jeux sont animés par les institutrices. Ces méthodes impliquent une gestion de dynamique de groupe, le « *regard bienveillant, discret, interrogateur et exigeant* »²⁶ de l'enseignante et le plus grand respect : « *N'oublions jamais, écrit-elle, ne traitons pas à la légère une œuvre si belle, songeons que l'enfant qui est confié à nos soins, c'est une âme, un champ immense et sacré sur lequel il faudrait se prosterner et prier avant d'y rien entreprendre* »²⁷.

Les contenus de cet enseignement font appel tant aux matières habituellement enseignées qu'à l'observation directe, aux voyages, aux lectures, aux recherches des élèves. Mademoiselle Désir n'hésite pas à entraîner ses élèves aux conférences, réunions littéraires, expositions, concerts qui lui semblent instructifs et propres à éveiller chez elles le goût, le jugement, la personnalité.

Dans son dernier rapport, Adeline Désir écrit encore : « *Il faudrait des femmes fortes, habiles, énergiques pour obtenir de vrais résultats. Mais attendez, vous attendrez très peu : des femmes instruites, sages et chrétiennes, au bras puissant pour porter haut le drapeau de la Sainte Eglise leur Mère, se montreront, et vous aurez, au-delà des besoins, les dispensatrices ou plutôt les provocatrices d'études fortes et profondes, étendues et élevées qui feront des femmes régénératrices d'une société où se verront des jours plus heureux, des lumières plus vives, une atmosphère plus limpide que celle dans laquelle nous gémissons, nous, artisans obscurs, ensevelis encore sous le sol en travail de notre chère et bien-aimée blessée, la patrie française* »²⁸.

23. — Ibidem, pages 20-21.

24. — A.H.D.P., Marthe Laval, *Au service de l'Enseignement chrétien*, 1953

25. — Odile Butsch, ouvrage cité, p. 47.

26. — Ibidem, p. 45

27. — Ibidem, Rapport 1863, p. 159 & 160.

28. — Ibidem, page 25.

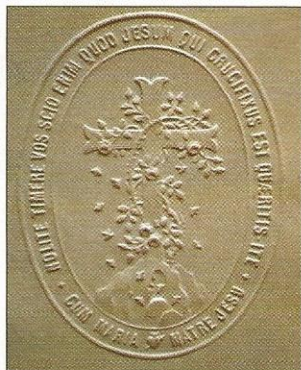
Journal des humbles Filles, 1893-1895, pages 365 & 366¹

« Dimanche 10 mars 1895

[...] Ce cachet, que vous verrez bientôt, est tout à fait beau, tout à fait aimable; mystique et très artistique. Le graveur était content de le graver, il l'a fait avec amour, on voyait que cela lui disait quelque chose. On y voit un calvaire, un rocher dans lequel est ménagée une cavité où des abeilles se sont bâti une ruche.

Au dessus de la montagne est une belle croix au pied de laquelle sort un églantier l'enlaçant de ses branches et laissant voir cinq roses qui s'épanouissent à la place des cinq plaies sacrées. Les petites abeilles sortent de la ruche et vont butiner dans les roses.

Les abeilles, c'est vous, mes enfants ; ainsi vous devez être dans la ruche pour faire du bon miel que vous allez chercher dans les roses qui sont les cinq plaies de N.S. Cela indique bien les filles du Mont Calvaire de N.S.J. : porter partout l'amour de la Passion de NS. Autour sont écrites les paroles de l'ange aux Stes femmes qui étaient venues au tombeau de N.S. Ce même ange qui avait terrifié les soldats rassure les Stes femmes, les console, les fortifie, les félicite : " Ne craignez pas, vous autres, je sais que vous cherchez Jésus crucifié". Puis vient le mot de N.S. qui les salue, les encourage : "Ite". Cela indique bien notre apostolat et le confirme ! Au dessus, dans l'aplomb de la croix, se trouve le cœur transpercé de Marie autour duquel on lit ces mots faisant partie de l'exergue : "Cum Maria matre Jesus." Il y a là toute une méditation... Comme une ruche d'abeille cachées dans le rocher du Calvaire et allant chercher dans les cinq plaies de N.S. les grâces que vous avez à répandre partout. Ce miel de l'amour de Dieu dont vous serez nourries, vous le porterez aux âmes, vous les attirerez... Ah ! Vous diront-elles, où donc avez-vous trouvé ce miel ? Oh ! sur un beau rosier, venez le voir. Tout le monde vous suivra, tout le monde aimera le beau rosier... les anges qui consolent... la mission donnée par N.S. et bénie par l'Eglise... le cœur de la Ste Vierge qui est votre dot précieuse dont il faut savoir le servir... la ruche cachée dans le rocher du Calvaire... au dessus, et dominant tout, le nom de Jésus... [...] »



Timbre sec et chiffre INC rue Jacob

1. — Ibidem, pages 20-21.

Cette éducation, teintée des cinq vertus prônées par la *Conférence de Saint-Vincent de Paul*, simplicité, humilité, douceur, mortification et zèle, donne une image assez précise des contenus de l'enseignement d'Adeline Désir et des relations privilégiées qu'elle entretient avec le clergé et les pédagogues chrétiens, depuis sa rencontre avec Louis Lantiez, au mois d'avril 1859²⁹.

Le secret d'Adeline Désir

Adeline Désir aurait voulu être prêtre. A défaut, dans le secret, elle est religieuse enseignante. Dès l'âge de 12 ans, autorisée par sa mère, elle se consacre à la Vierge dans une congrégation mariale.³⁰

En 1859, elle décide de vouer sa vie à Dieu après la rencontre capitale de l'abbé Lantiez. Elle prononce ses vœux de chasteté et plus tard, en 1863, ceux de pauvreté et d'obéissance³¹, et c'est le 15 août 1866, lors d'un pèlerinage à Notre Dame du Sacré Cœur à Issoudun qu'Adeline Désir et son amie Marthe Laval décident ensemble de la création d'une congrégation. La réflexion et l'établissement de la règle prendront de nombreuses années et n'aboutiront à la reconnaissance romaine de ses Constitutions écrites qu'en 1920³². Adeline Désir aura le plaisir de voir sa petite communauté se façonner autour d'elle un an à peine avant son décès. La Société des *Humbles filles du Mont-Calvaire de Notre Seigneur Jésus* consiste en une poignée de religieuses en civil, société presque aussi mystérieuse que la franc-maçonnerie ennemie. La seule référence à cette congrégation « dite vulgairement Institut Normal Catholique », trouvée dans les Archives historiques de l'Archevêché de Paris est un rapport manuscrit de Marthe Laval, daté du 11 septembre 1900, mandatant François Xavier Hertzog (prêtre et Procureur général de la Compagnie de Saint Sulpice auprès du Saint Siège résidant à Rome) postulateur de la cause en béatification et canonisation d'Adeline Désir³³ (en ce début du XX^e siècle, la maison mère est située à Montmartre. La Supérieure générale est alors Marthe Laval, les Conseillères générales, Marie Kreider, Léonie Mahuzier, Alexandrine Petit)³⁴. Le petit timbre sec accompagnant les signatures et reproduit ci-contre et en page 52 inspirera le sigle INC, plus tardif et moins suggestif du Mont Calvaire.



29. – Odile Butsch, *Une éducatrice d'avant-garde, Adeline Désir*, Collection Le rameau, La Colombe, 1956.

30. – Odile Butsch, ouvrage cité, p. 22.

31. – Archives Désir, Demande de canonisation d'Adeline Désir, Imprimerie de l'ordre de Saint-Paul, Fribourg (Suisse), non daté.

32. – La création d'une congrégation religieuse et sa reconnaissance papale obéissent à des règles définies par Rome. Différentes étapes de validation sont nécessaires, dont la durée et l'expansion géographique, qui sont des facteurs déterminants.

33. – Démarche contradictoire avec la volonté de rester dans le secret et qui n'a pas abouti.

34. – A.H.D.P. : Rapport manuscrit du 14 septembre 1900, signé Marthe Laval, V. Kreider, M. Mahuzier et A. Petit.



Membres de la Société Formation – Vie

« La Société admet les personnes attirées par l'idéal de perfection religieuse qu'elle leur présente, capables – soit d'enseigner, – soit de coopérer à l'éducation (surveillantes, jardinières d'enfants, monitrices d'enseignement ménager ou d'éducation physique, infirmières scolaires, dirigeantes de mouvements de jeunesse...), – soit d'aider à l'administration des maisons (secrétaires, économes, lingères...).

Toutes reçoivent leur formation religieuse dans un noviciat dit « Ecole Normale », placé sous le contrôle de l'autorité diocésaine et de la Directrice

Générale, où elles font six mois de postulat et deux ans de noviciat. Elles y préparent leur consécration au Christ et leur engagement au service de l'Eglise par l'enseignement, dans les divers postes que l'Institut pourra leur confier.

Elles vivent en communauté. Ce milieu religieux et familial, soutien des obligations qu'elles ont contractées, leur assure les secours spirituels nécessaires au développement de leur vie intérieure et le bénéfice de la prière en commun.

Entre celles qui enseignent et celles qui s'occupent de travail matériel, il n'y a d'autre différence que la diversité de leurs tâches. Toutes ont les mêmes obligations de prière et de vie religieuse ; toutes, dans la mesure de leurs possibilités, mettant leur joie à servir les autres, sans dédaigner les travaux les plus humbles de la vie quotidienne.

La Société compte aussi des membres externes ayant un statut spécial ».

N. B. : ce texte est une synthèse succincte de l'article des Constitutions de la Société des humbles filles du Mont-Calvaire de Notre Seigneur Jésus, Rome, 1920. A.H.D.P. 16 H 49/N° 5513, qui comportent 31 chapitres régissant la vie de la congrégation.

A l'article 128 des Constitutions, on lit : « Elles [les sœurs] veilleront avec le plus grand soin à la discrétion indispensable à leur action et ne révéleront à qui que ce soit ce qui touche au secret de leur Société et à ses coutumes, sans une permission expresse de la Supérieure générale, qui pourra toujours, si elle le juge opportun, accorder à une Supérieure locale, dont la prudence est avérée, une permission générale de révéler l'intime de la Société aux personnes auxquelles elle jugera nécessaire de le faire, pour le bien de la Société. »

Sous son nom vulgaire d'*Institut Normal Catholique*, les religieuses (en secret !) assurent désormais la formation professionnelle des institutrices chrétiennes³⁵. Elles ne portent aucun signe distinctif, pas même l'alliance traditionnelle au doigt. Leur nom de religieuse n'est connu et utilisé que dans l'intimité de la Communauté. L'appellation de Directrice masque celle de *Supérieure*, celle de professeur ou d'*institutrice*, celle de *religieuse*, celle d'*école normale*, de *noviciat*, celle de *famille*, de *congrégation*. Ainsi s'établit un code qui va jusqu'à nommer dans une note à l'attention des Directrices, *Excursions* les retraites proposées pendant l'été 1923³⁶. Ce secret est gardé jusque dans la mort. Le fichier communal du cimetière de Joigny fait état d'une confusion totale, mêlant les restes des Sœurs du Sacré Cœur (de Madeleine-Sophie Barat) à ceux de ces demoiselles qui ne sont jamais identifiées comme religieuses³⁷. Aucune des anciennes élèves n'a su, à ce jour, nous nommer la congrégation ni nous expliquer le réel statut de ces *demoiselles*. Certaines s'interrogent encore sur cette appellation sibylline d'*Institut Normal*. En s'opposant publiquement par ses œuvres aux sociétés libres penseuses, cette congrégation les rejoint dans l'ombre. Et c'est la raison même du silence d'Adeline Désir : combattre la franc-maçonnerie sur son propre terrain, avec la même « arme » : le secret.

Adeline avait inconsciemment anticipé et ainsi protégé celles qui lui succéderaient des lois de laïcisation menaçantes des années 1880. Ce secret, à coup sûr, les a efficacement défendues de toute intrusion, spoliation, destruction dans la tourmente de 1901-1905, entre l'Eglise et l'Etat. Elles ont, par là-même, échappé à l'histoire religieuse icaunaïse : l'inventaire exhaustif des trois volumes du *Département de l'Yonne comme diocèse* d'Alype-Jean Noirot n'en fait aucune mention³⁸. Il est cependant impossible que la création et l'histoire de cette congrégation aient pu résister aux recherches sagaces d'Odile Butsch, auteur de la biographie richement documentée des rapports, correspondances, notes intimes d'Adeline Désir, à laquelle nous nous référons. Et si elle ne la mentionne pas, c'est qu'elle fait partie de cette « *société secrète* ».

Une reconnaissance laïque posthume

Adeline Désir aura consacré l'essentiel de sa vie et de ses forces à sa fondation et aux œuvres de charité, en passant par les soins aux blessés de la difficile période de la Commune, et les Ecoles professionnelles des « brunisseuses »³⁹ et des « balais »⁴⁰ ; sortes d'écoles ménagères familiales, destinées aux plus pauvres, qui continuent, en les adaptant aux femmes, l'œuvre d'Ozanam.

35. – Nous tenons ces éléments de biographie d'un opuscule anonyme, *Une grande institutrice, Mademoiselle Adeline Désir, 1819-1875*, Imprimerie Tardy-Pigelet, Bourges, 1907, et de l'ouvrage d'Odile Butsch, déjà cité.

36. – Journal 1923-1925, à la date du 23 avril 1923.

37. – Les faire-part de décès même ne font pas mention de leur état de religieuse.

38. – La seule mention que nous ayons trouvée est celle de Jeanne Guyard, au chapitre II « Secrétariat des œuvres & bureau diocésain » (page 272 du Tome 3) au paragraphe 2, dans la commission « Foi et piété », comme **membre laïc** et Directrice de l'œuvre des Tabernacles, quand les sœurs du Sacré Cœur de Madeleine Sophie Barat sont interdites. Le paragraphe suivant, à la « Commission Enseignement », c'est Mademoiselle Frecault est, elle aussi, membre laïc.

39. – Polisseuses à domicile sur métaux, particulièrement le bronze, des ateliers du Marais. Odile Butsch, ouvrage cité, p 85.

40. – Où nous rencontrons Jeanne Guyard, que nous évoquerons ultérieurement.



Marthe Laval (1840-1916)

Cette femme d'une trempe exceptionnelle meurt prématurément, à l'âge de 56 ans, le 7 juillet 1875.

En 1882, dans un *Mémoire sur l'enseignement secondaire des filles*⁴¹, le Vice-recteur de l'Académie de Paris, Octave Gréard⁴², comme Victor Duruy l'en avait remerciée quinze ans auparavant⁴³, rend hommage à l'œuvre de cette éducatrice née par ces mots :

« Nous n'avions pas d'école normale. C'est en 1872 seulement que le département de la Seine a été doté, pour les institutrices, comme pour les instituteurs, de cet organe vital de l'enseignement primaire. [...] C'est dans la pensée de combler cette lacune que Mesdemoiselles X. et Désir avaient fondé une sorte d'enseignement normal. Pendant près de vingt ans, ces cours ont été, avec ceux de la Société pour l'instruction élémentaire, la pépinière presque unique du personnel communal. L'enseignement public était trop heureux de recevoir de l'enseignement libre les recrues qu'il formait.

« Mademoiselle Désir avait donné à ses cours le nom d'Institut normal, nom justifié par un succès persévérant dans les examens du brevet professionnel ».

Est-il plus belle reconnaissance, par l'instruction publique, de l'originalité et de l'excellence de l'enseignement chrétien et de la formation des maîtres, de cette pédagogue d'avant-garde ?

II. - Mademoiselle Laval, « fille » d'Adeline Désir

D'Auxerre à Paris et de Paris à Joigny en passant par Cudot

Adeline Désir avait choisi, parmi ses élèves, celle qui lui succéderait et qui était depuis dix ans déjà son bras droit. Domiciliée au 39 rue Jacob depuis juillet 1868, Marthe Laval, associée étroitement à la fondatrice dans tous ses travaux et projets, est à très bonne école et toute désignée pour lui succéder à la tête de l'Institut en juillet 1875. Née à Auxerre le 27 décembre 1840⁴⁵, d'un père banquier qui avait été précédemment le maire apprécié de la ville de Meaux, orpheline de mère à 3 ans, elle lisait déjà couramment à cet âge. Brillante et précoce, elle aussi, quand la nécessité d'une banqueroute fait « émigrer » son père à Paris, elle cherche le moyen de passer son brevet supérieur et s'inscrit au cours d'Adeline Désir. A l'occasion de séances particulières, elles deviennent vite amies⁴⁶. Elle reçoit, à la séance des récompenses de février 1875⁴⁷, la distinction suprême des mains d'Adeline Désir, la médaille d'or représentée en encadré, page 56.

41. - Page 45

42. - Qui confiera sa propre fille à l'enseignement de Mademoiselle Désir.

43. - Il lui avait écrit, le 4 avril 1868 : « *Mademoiselle, il m'a été rendu compte des généreux efforts que vous avez faits pour organiser gratuitement l'enseignement primaire et l'enseignement religieux des enfants pauvres employés dans les petits ateliers de l'industrie parisienne. C'est là, Mademoiselle, une excellente pensée et une œuvre éminemment utile. Je tiens à vous en remercier personnellement. Recevez, etc.* » (Odile Butsch, ouvrage cité, page 122).

44. - Ibidem, notes infra-paginales 34 & 35. - Ce que ne savait peut-être pas M. Gréard, c'est que c'était aussi le « nom vulgaire » des « Humbles filles du Mont-Calvaire de Notre Seigneur Jésus » et que toutes ces demoiselles étaient des religieuses convaincues.

45. - A.D. Yonne, 5 Mi 123/2, Etat Civil.

46. - Anonyme, Mademoiselle Laval 1840-1916, Imprimerie Tardy, Bourges 1919, pages 1 à 10

47. - Des séances annuelles de récompenses avaient lieu chaque fin d'année, à la sainte Marthe, le 4 juin, le bilan de l'année y était transmis. Un panégyrique d'Adeline Désir prononcé par un prêtre de l'Institut qui accompagnait et veillait ainsi au bon esprit de la maison.

La médaille de l'Institut et son évolution



La médaille d'or, représente sainte Catherine d'Alexandrie, patronne des études, « *modèle de la chrétienne qui cherche à conquérir avec les sciences humaines, la connaissance de Jésus-Christ* ».

Au revers de la première version de cette médaille, on remarque le chiffre de l'Institut Normal, sur des branches entrelacées de chêne, grenade et olivier, symbolisant : « *la foi éclairée et agissante, la virilité de caractère, la fermeté dans les principes et les convictions, la fécondité du bien, la richesse de talents et de vertus, le mérite modeste, la paix de l'esprit et du cœur* ». Adeline Désir décerna seulement deux autres médailles d'or, à Mademoiselle Kreider et à Mademoiselle Blankenstein, professeur de musique.



Dans une version plus tardive (1930), sainte Catherine a perdu de sa finesse mais le chiffre INC est encore présent et les trois mots : *Sagesse, bonté, science*, au dessus de celui de la médaillée résumant l'idéal à atteindre.



Beaucoup plus tard, cette médaille fut décernée plus généreusement. Mademoiselle Marie-Thérèse Milet a reçu cette médaille, gravée de ses initiales au revers, quand elle obtint son baccalauréat (1942).

Cette dernière version révèle une évolution très patriotique, avec le coq gaulois. En cette année de guerre, ce fut la dernière décernée à Joigny. Cette récompense fut remplacée par la traditionnelle « distribution de prix ».

Cette médaille ne fut à nouveau décernée que trente ans plus tard, à partir de 1904 et avec parcimonie. Il fallait justifier de :

« - *Au moins dix années de présence comme élève aux Cours de l'Institut Normal.*

- *Une vraie instruction ou un talent reconnu*

- *De saintes et fortes études en une branche ou l'autre*

- *Avoir obtenu la Médaille de vermeil en une branche ou l'autre dans les Etudes classiques, au moins la Médaille d'argent*

- *Un cachet de simplicité et de vertu*

- *Un rayonnement de foi, de bonté et de reconnaissance*

- *Dévouement aux bonnes œuvres*

- *Un cœur ouvert aux pauvres. »⁴⁸*

En outre, elle ne pouvait être donnée qu'après la majorité et deux ans après la dernière médaille de vermeil.

Marthe Laval est ainsi toute désignée comme héritière de l'œuvre qu'elle s'attache à faire prospérer et dont elle va se rendre digne. Deux priorités guident son action : l'éducation des jeunes filles et la formation des institutrices chrétiennes dans le respect de son modèle, Adeline Désir. Elle crée, le 2 février 1878⁴⁹, dans la chambre de la défunte où a été installé son tombeau, la chapelle de *Notre Dame des sept douleurs*, et, en digne consœur de l'abbé Cyrille Boiselle à Cudot créant la *Confrérie de Sainte-Alpais*⁵⁰, obtient du pape l'érection canonique de la *Congrégation des enfants de Marie de l'Institut Normal*⁵¹. A la tête de l'Institut jusqu'en 1916, avec le soutien de l'abbé Lantiez, elle crée de multiples groupes de piété, d'œuvres de charité, de conférences édifiantes, fait évoluer le Cercle *Sainte-Catherine* destiné au perfectionnement des institutrices chrétiennes, célébrant et multipliant les fêtes en l'honneur des saints, des gloires de l'Eglise, de la patrie...

C'est elle encore qui fonde enfin le *Pensionnat Normal*, le 6 janvier 1898, au 22 bis rue Norvins, sur la butte Montmartre, conçu par Adeline Désir. Ce creuset de la formation des institutrices est ouvert à toute jeune fille désireuse de devenir enseignante chrétienne, quelle que soit sa condition, pourvu qu'elle présente des dispositions.

Marthe Laval ne s'en tient pas là. Elle obtient l'approbation ecclésiastique (1887), l'érection canonique (1891) et l'érection en *Archi-Association Universelle* (sous la protection de *Notre-Dame des Bonnes Etudes*) de *l'Œuvre de Sainte Catherine d'Alexandrie*, fondée en 1865 par Adeline Désir (18 000 associés en 1912).

48. - Archives historiques de l'Archevêché de Paris, Rapport de 1916, Note F, pages 40 & 41

49. - A cette date précise, l'abbé Boiselle à Cudot fouille le sol du tombeau d'Alpais pour y découvrir ses reliques. (Numéro 43 des *Etudes Villeneuviennes*, printemps 2011, articles de Jean-Luc Dauphin, p. 141 et Elisabeth Chat, p. 243)

50. - Voir à ce sujet le numéro 43 des *Etudes Villeneuviennes*, ouvrage cité, Journal d'une canonisation annoncée, page 108.

51. - *Congrégation officialisée par Pie IX, le 20 juin 1847, milieu d'élection pour le recrutement, outre celui des vocations religieuses féminines, de celui des « mères chrétiennes » jusqu'aux années de 1914.* (Alype-Jean Noirot, ouvrage cité, p. 226)

Elle crée l'*Œuvre de la Réparation Eucharistique des Billettes*. Cette confrérie se propose d'obtenir « la cessation des sacrilèges commis envers le très saint sacrement » ; Marthe Laval obtient là aussi, l'approbation épiscopale de Monseigneur Richard et la faveur d'avoir pour Directeur de l'œuvre, l'abbé Thomas, vicaire général et archidiacre de Sainte-Geneviève⁵².

Elle organise pendant ses 41 ans d'activité intense, pas moins de 43 pèlerinages à Rome... et quelques-uns à Cudot !

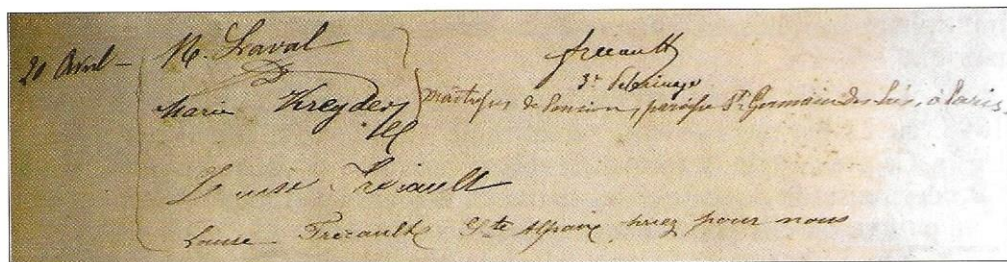
III. - Un chapelet de visites à Sainte Alpais



Les Parisiennes à Cudot



C'est ainsi que cette femme entreprenante, énergique et « missionnaire » laisse une première trace de son passage dans le registre des pèlerins de Cudot, à la date du 20 avril 1881, en compagnie de Mademoiselle Marie Kreider⁵³, sa compagne médaillée, et comme elle, maîtresse de pension et religieuse⁵⁴. Elle a probablement connu le pèlerinage à sainte Alpais de Cudot par l'abbé Millault, installé depuis 1870, curé de Saint-Roch à Paris et resté fidèle à la congrégation de l'Institut Normal Catholique. Elle est accompagnée des Frecault, fondateurs et fervents défenseurs de l'école libre, à Villeneuve-sur-Yonne qui l'ont accueillie chez eux et paraphent avec elle le registre⁵⁵. Était-elle venue préparer la participation de ses élèves au pèlerinage du 6 juin suivant ?



20 Avril 1881 : page 208 du Registre des pèlerins de Cudot, volume 1

52. - Anonyme, *Mademoiselle Laval, 1840-1916, Directrice Générale de l'Institut Normal catholique Désir de 1875 à 1916*, imprimerie Vve Tardy-Pigelet et fils, Bourges, 1919.

53. - Mademoiselle Kreider sera Directrice Générale de 1916 à 1922

54. - A.D. Yonne 11 J 133/4, *Pèlerinages au tombeau de Sainte Alpais*, vol. 1, p. 208

55. - A ce sujet, la lecture du très riche et conséquent article de Jean-Luc Dauphin à propos de la « famille Bonneville, dont sont issus les Frecault, s'impose (*Etudes Villeneuviennes* N° 36 «Le monde des Bonneville, les quatre fils du marinier», pages 13-101).

Extrait du Journal des Humbles filles du Mont-Calvaire de Notre Seigneur Jésus :

Samedi 4 juin 1881

Grands pèlerinages préparés pour demain. Un groupe de 28 pèlerines iront avec notre bonne Mère⁵⁶ à Sainte Alpaïs de Cudot ; un groupe de 22 autres iront à Notre Dame de Longpont avec notre Sœur M. Petit. Dans ce dernier groupe, seront les novices qui auront avec elles leur maîtresse et deux de nos sœurs converses.

Dimanche 5 juin

Fête de la Pentecôte. A 7 h. ½ grand'messe chantée par Mr E. Lainé.

A 11h. ½, Réunion de la Communauté sous la direction de notre bon Père.⁵⁷

A midi Dîner général

A 1 heure Salut solennel et instruction.

A 2 h. ¼, Départ du groupe de 28 pèlerines qui à la gare de Lyon ont pris le train de 3 h. 30 pour Villeneuve-sur-Yonne. Ce groupe a dîné en route dans le train. La C^{ie} du chemin de fer a accordé des demi-places réservées. A 7 h. 49 du soir, arrivée à Villeneuve où l'entrée était vraiment magnifique. Sur tout le parcours, les bons habitants rassemblés faisaient un accueil très sympathique. Monsieur le Curé avait eu la bonté de retarder le Salut d'un quart d'heure et nos bonnes sœurs l'ont chanté. Depuis des années, paraît-il, on n'avait vu une semblable foule à l'église. Celles de nos sœurs qui ne pouvaient chanter ont prié pour que N.S. soit un peu honoré.

Que dire de la précieuse hospitalité de la famille Frecault qui nous répond à nos excuses du grand dérangement que nous produisons : « Pourvu que cela puisse faire un peu de bien. » Il semble que cette parole les peigne tout à fait. Ils ne savent que se dépenser et s'oublier et nous avons pris là de grandes leçons de dévouement.

Il fallait loger toute cette colonie de 28. Quatre maisons plus hospitalières l'une que l'autre nous ont reçues et traitées princièrement, et à notre grande édification, et confusion.

Lundi 6 juin

A 6 heures ½ quatre voitures ont emmené le pèlerinage dans la direction du village de Cudot. Une pluie battante a troublé un peu le silence de la route et a excité dans deux des voitures une certaine gaieté.

A 8 h. ½ nous avons eu le bonheur d'avoir la messe de communion à l'autel de la sainte que nous venions vénérer. Mr l'abbé Boiselle, le digne curé de Cudot-Ste-Alpaïs, l'a dite lui-même. Son bonheur d'avoir nos chanteuses était bien grand et nous dédommageait de tous les sacrifices.

A 9 h. ½ nous avons pris un petit repas dans l'école des Sœurs⁵⁸ qui a été mise à notre disposition. A 10 heures grand'Messe solennelle qui a très

56. — Marthe Laval, Directrice générale.

57. — Il s'agit de Louis Lantiez, fondateur avec Adeline Désir et Marthe Laval, de la congrégation.

58. — La petite communauté de trois sœurs de la Charité de Besançon, installées par le Comte de Saint-Phalle à Cudot, afin de créer une école de filles et de prodiguer les premiers soins à la population villageoise et environnante.

bien été exécutée. A midi ½ déjeuner trop confortable, puis la pluie, voulant bien cesser un peu, nous a permis de faire une petite promenade au château.

De là, notre bonne Mère et deux de nos Sœurs sont allées recevoir les remerciements de Mr le Curé... A 3 heures, Vêpres, Salut, vénération des reliques de Ste Alpais. Puis chacune s'est fait dire un Evangile, ou a visité dans tous les détails l'Eglise et enfin toutes ont été remercier Mr le Curé qui a offert à goûter.

A 6 heures Départ de Cudot et à 8 heures retour à Villeneuve-sur-Yonne où la bonne Mme Frecault nous attendait avec le dîner. Tout s'est passé dans une joie bien franche et dans un ordre qui a pleinement satisfait notre bonne Mère.

Mardi 7 juin

A 5 heures ½ un bon vicaire de la paroisse a bien voulu nous dire la S^{te} messe, déjà il nous avait accompagnées au Pèlerinage. Après un rapide déjeuner toutes les 28 ont repris le train à 6 h. 35 pour Paris où chacune a été rendue chez soi à midi.

A l'occasion du pèlerinage qui a lieu cette année-là le lundi de Pentecôte, le curé de Cudot, l'abbé Boiselle, dote la chapelle de l'Institut Désir d'une relique de sainte Alpais. Le registre fait état de ce don à Mademoiselle Laval : « Remis à Melle Laval, 39 rue Jacob, à Paris, une relique pour la chapelle de son établissement (donné aussi à Melle Laval 21 reliquaires en bois garnis de terre du cercueil de Ste Alpais pour le donner aux chanteuses du Pèlerinage de Paris, qui nous a exécuté une si belle messe, le 6 juin 1881) et 2 petits reliquaires garnis à Melle Frécault, de Villeneuve-sur-Yonne »⁵⁹.




Petit reliquaire en bois de la terre du tombeau de Sainte Alpais (coll. part.)

Il s'agit de petits reliquaires de bois dont l'abbé Boiselle faisait cadeau quand il ne pouvait distribuer les reliques de la sainte. Les demoiselles de l'Institut Désir, en ce printemps 1881, avaient fait le pèlerinage au tombeau de sainte Alpais et ont été très remarquées. Le registre des pèlerins note : « Un groupe nombreux de personnes pieuses, pèlerines de Paris, a

59. — A.D. Yonne, 11 J 133/8, *Confrérie de sainte Alpais, Inventaire et distribution des reliques*, page 352.

exécuté, à la grande édification de tous, une messe de Gounod, et à l'offertoire, un remarquable et touchant morceau sur les paroles du Pater. Pour les chants liturgiques et ceux des cantiques à Ste Alpaïs, un pèlerinage de Joigny prêta l'harmonieux concours de ses voix »⁶⁰.


C'est Maître Frécault, notaire honoraire de Villeneuve-sur-Yonne, qui aurait dû mener, cette année-là, la procession à la Fontaine de Cudot si la pluie, trop abondante, ne l'avait annulée. Les demoiselles, en compagnie des Frécault, signent le registre. Nous retiendrons les signatures de Marthe Laval, Marie Kreyder⁶¹, Eugénie Blankenstein⁶², Léonie et Mathilde Mahuzier, Fernande Ferrand de Vez, Berthe Biardot.


 De Paris, 39 rue Jacob, le premier octobre suivant, Mademoiselle Mauget, professeur à l'Institut, demande à l'abbé Boiselle une neuvaine de messes pour « une grâce temporelle importante et trois conversions (de ses frères⁶³) ». Le 13 novembre suivant, elle remercie par ces mots :

« Monsieur le Curé,

Merci mille fois de vos prières, je suis très heureuse de pouvoir vous dire que le jour où la neuvaine à votre chère sainte se terminait, j'ai eu le commencement de l'une des grâces que je demandais par l'intercession de Ste Alpaïs. J'espère que cela se terminera de même. Je viens de nouveau avec la même confiance vous demander de vouloir bien dire quelques messes quand vous le pourrez, deux en action de grâces, les autres pour les âmes du Purgatoire. Je vous demande encore une petite prière à S^{te} Alpaïs du 1^{er} au 9 X^{bre} [décembre]. »

Les contacts se multiplient et les parisiennes prient volontiers la petite sainte locale, ainsi que son fidèle chapelain.

 C'est à la famille Frecault que, l'année suivante, les demoiselles du cours Désir dédient le cantique à Sainte Alpaïs dont elles ont créé les paroles.⁶⁴

 L'abbé Boiselle fait un récit détaillé de ce pèlerinage de 1882, premier d'une série sans espoir de procession à la Fontaine de Sainte Alpaïs. Un peu amer, il regrette de n'avoir pu, suite à l'interdiction légale et communale de processions dans l'espace public, y conduire les pèlerins. Il fait état avec d'autant plus d'assurance, de l'affluence au pèlerinage. Sans doute touché de l'intention des pèlerines de l'année passée, il tient à conclure son propos en évoquant le cadeau reçu en fin de soirée : « le cantique en l'honneur de sainte Alpaïs par les dames de l'Institut Normal catholique, 39 rue Jacob à Paris, dédié à M. et à Mesdames Frecault »⁶⁵, dont le dernier couplet est pour le moins attendu⁶⁶.

60. — A.D. Yonne, *Pèlerinages au tombeau de Sainte Alpaïs*, volume 1, page 215.

61. — Conseillère économe de la Direction Générale, bras droit de Marthe Laval.

62. — Eugénie Blankenstein est une élève de la première heure, fille d'officier, et dont l'éducation a été confiée personnellement à Mademoiselle Désir qui la présenta au Conservatoire où elle obtint le premier prix. Elle dirigera les études de musique de l'Institut jusqu'en 1935 (Odile Butsch, ouvrage cité, p. 43). Ses talents musicaux sont maintes fois vantés dans les documents d'archives.

63. — Parenthèse de l'abbé Boiselle.

64. — Paroisse de Cudot, *Antiphonaire*, pages 104, 105 et 106.

65. — Paroisse de Cudot, *Pèlerinages au tombeau de Ste Alpaïs*, volume 2, page 370.

66. — La « coquille » au couplet précédent l'est un peu moins !



A MONSIEUR et MESDAMES FRÉCAULT.
Hommage respectueux de l'Auteur.

CANTIQUE
EN L'HONNEUR DE
SAINTE ALPAÏS.

CHŒUR POUR 3 VOIX ÉGALES ET SOLO.
Paroles de *Musique de*
M*** ÉDOUARD MARIE.
des F.F. de S. V. de PAUL.

CHŒUR.

Toi qui règnes dans la gloire,
O Patronne chérie de ces lieux,
Nous célébrons ta mémoire:
Écoute, Écoute, Écoute, Écoute nos
humblés vœux.

I

Simple bergère de ces campagnes,
Tu partageas dans ces prairies,
L'humble travail de tes compagnes,
Conduisant tes chères brebis.

II

Persécutée dans ta jeunesse,
Il plut à notre doux Sauveur,
De t'éprouver, grande tendresse,
En te partageant sa douleur.

Cantique à sainte Alpaïs recto

III

Abandonnée dans la souffrance,
En Marie, et son divin Fils,
Tu mis alors ton espérance,
O bien aimée Sainte Alpaïs!

IV

Et Marie, sa bonne Mère.
Prenant en pitié son enfant,
La délivra de sa misère,
et guérit son corps pénitent.

V

En extase, tu fus ravie;
Là, consolée de tout mépris,
Avec Jésus, avec Marie,
Du ciel tu connus tout le prix.

VI

Sainte Alpaïs, vierge chérie,
Nous venons tous en ce jour,
Implorer, de ta main bénie,
Dans nos cœurs, un puissant secours.

VII

Enseigne-nous le mystère
De l'amour du doux Sauveur,
Fais-nous goûter du Calvaire,
La foie et l'immense douceur.

VIII

Sainte Alpaïs qui sus instruire
Ceux qui avaient recours à toi,
Obtiens-nous le don de conduire
Nos chères élèves à la foi.

Souvenir du pèlerinage parisien, 1881.

Cantique à sainte Alpaïs verso

Cudot, modeste village aux franges du Gâtinais, mais lieu de pèlerinage à Alpaïs depuis le XII^e siècle, n'est pas une petite succursale icaunaïse de Paris, comme tant de bourgs ou de villes le long de l'Yonne⁶⁷, c'est un haut-lieu de pèlerinage de l'Yonne, comme saint Edme à Pontigny, Saint Germain à Auxerre ou Sainte Colombe à Sens. Les parisiens croyants et influents s'y pressent nombreux tous les ans, et plus encore depuis les festivités de la reconnaissance du culte immémorial à Sainte Alpaïs, d'août 1874. La renommée attire les pèlerins de toutes conditions, de l'Yonne, du voisin Loiret, mais aussi de Paris. Certains sont d'ailleurs des châtelains locaux. Les noms à jamais inscrits sur la châsse de l'orfèvre Favier, renfermant les reliques de la sainte dans la petite église de Cudot sont, entre autres, ceux du curé de Saint-Roch, l'abbé Millault, l'ami fidèle des demoiselles et chaperon d'illustres paroissiennes icaunaises et parisiennes quêteuses⁶⁸ qui fréquentaient les mêmes autorités civiles et religieuses que les demoiselles de l'Institut Désir à Paris, dont la Société de Saint-Vincent de Paul, omniprésente à cette époque.

67. — On connaît les liens historiques, géographiques, économiques, culturels permanents entre la capitale et notre département qui ont toujours facilité l'installation dans l'Yonnede « succursales » ou inversement, ont approvisionné les parisiens des productions icaunaises.

68. — Voir à ce sujet le numéro 43 des *E.V.*, déjà cité, Elisabeth Chat, *Journal d'une canonisation annoncée*, p. 101.



Le cantique à Sainte Alpaïs va produire son effet. Les voix enchantées de ces demoiselles venues de Paris vont impressionner la foule des pèlerins, et parmi eux, le jeune vicaire de Saint-Jean de Joigny, Arthur Géný. Né à Villeneuve-sur-Yonne, ordonné prêtre en 1877 et depuis quelque temps vicaire à Saint-Jean de Joigny⁷⁰, il sait le pensionnat de Mademoiselle Décombard très en difficulté. Mademoiselle Durand est décédée en 1880. La création de l'école supérieure laïque menace l'établissement, le délestant d'une part de ses élèves. Le manque de professeurs, les locaux vétustes accentuent le déclin. L'abbé en a parlé à plusieurs reprises avec le curé de Saint-Jean, Jean-Louis Damien qui l'avait délégué ce jour-là au pèlerinage⁷¹. Et l'idée d'un Institut tel celui de Paris germe dans l'esprit du jeune prêtre qui, en entendant de si belles voix, songe à la qualité de l'enseignement pratiqué à Paris. Il prend contact avec Marthe Laval et n'a aucun mal à persuader Mademoiselle Philippine Décombard d'envoyer sa principale collaboratrice, Marie-Thérèse Lécuret⁷², en « stage de formation », dirait-on aujourd'hui, à l'Institut de Paris. Mademoiselle Lécuret, de retour à Joigny, ne se sent pas de taille à diriger l'établissement. Marthe Laval rencontre le confesseur de mademoiselle Décombard, le père Félix Massé, de Pontigny⁷³.

Convaincue du bienfait de ce changement, mademoiselle Décombard accepte l'idée, mais Marthe Laval, devant la situation délicate de la pension et l'hostilité « républicaine » de la cité maillotine repart à Paris, sans accepter d'essaimer. Les relations ne sont pas rompues pour autant. La fin de l'année scolaire arrive. Mademoiselle Décombard demande à Marthe Laval de lui envoyer le secours d'un professeur capable de préparer les jeunes filles aux examens : Mademoiselle Alice Schwenger s'acquitte bien de sa tâche, mais manque de diplomatie, formulant des remarques sur la gestion de la maison et de l'enseignement. Elle repart à Paris. Les négociations continuent cependant, sans qu'un texte explicite nous soit parvenu. Dès septembre 1883, la Pension Décombard et Lécuret passe aux mains des demoiselles de Paris repérées sur le cadastre en 1884⁷⁴. La décision de créer un « Institut Désir » à Joigny est prise.

Marthe Laval a désigné trois de ses « filles » : Léonie Tadelier, Fernande Ferrand de Vez et Virginie Guyard⁷⁵ qu'elle nomme Directrice « opérationnelle », laissant Mademoiselle Décombard directrice en titre, « honoraire », en quelque sorte.

69. – Nous tenons l'essentiel de nos informations des Archives Désir, d'un Opuscule manuscrit des Archives Désir, Manuscrit anonyme, *Petit historique de l'I.N.C. de Joigny, 10 juillet 1900* et des registres des pèlerins de Cudot.

70. – Alype-Jean Noirot, ouvrage cité, tome 3, p. 367.


71. – A.D. Yonne, 11 J 133/4, Pèlerinages au tombeau de Sainte Alpaix, volume 1, page 215

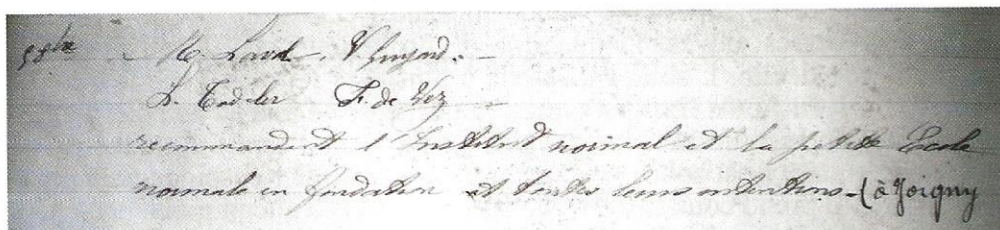
72. – Collaboratrice et propriétaire avec Mademoiselle Décombard du 45 rue Montant-au-Palais, depuis le décès de sa tante, Marguerite Durand.


73. – Un des fondateurs, en juillet 1843, avec l'abbé Muard, des prêtres auxiliaires de Pontigny. Il y restera jusqu'à sa mort en 1908. (Alype-Jean Noirot, ouvrage cité, Tome 81, pages 265 & suivantes).



74. – La décision d'essaimer est du ressort de la Supérieure générale, alias Directrice générale, Marthe Laval. L'autorisation nécessaire de l'évêché est sans doute présente aux archives diocésaines.

75. – Comme nous le verrons plus tard, Jeanne Guyard ne reprit son nom de baptême qu'après 1884. Elle se fit prénommer jusqu'à cette date, Virginie. On le remarquera à sa signature.

 On trouve les institutrices réunies par Marthe Laval, au pèlerinage de Cudot, le 5 octobre 1883. Elles sont venues mettre l'Institut sous la protection de Sainte Alpais⁷⁶. Dans ses recommandations, l'abbé Boiselle a noté de prier pour Mesdemoiselles Blankenstein, professeur de musique et Mauget, retenues à Paris, l'une par *un mal à la main*, l'autre par une *maladie de poitrine*. Il ne manque pas de recommander, lui aussi, le petit Institut Normal de Joigny⁷⁷.



 Un mois après, une enfant de Marie (est-elle de l'Institut Normal ?), Juliette Charpentier, signe le registre, se recommande à Ste Alpais pour l'enseignement qu'elle s'apprête à prodiguer à Joigny. Elle fait partie des demoiselles de l'Institut Désir et vient dispenser son savoir aux jeunes filles de Joigny. Elle écrit : « *Une indigne servante de Ste Alpais, heureuse d'avoir pu prier pendant quelque temps dans sa chapelle et à son tombeau, vient la remercier de la grâce qu'elle a obtenue par sa puissante intercession à la suite d'une neuvaine faite en son honneur. Elle lui recommande sa vocation et l'enseignement auquel elle va se livrer à Joigny, le 5 novembre 1883.* » Elle signe : *Juliette Charpentier enfant de Marie, garde d'honneur du Sacré Cœur de Jesus*⁷⁸.

 Elle viendra, en fin d'année scolaire, se recueillir à nouveau au tombeau : « *une indigne servante de Ste Alpais vient aujourd'hui lui remettre entre ses mains la santé de son âme et de son corps. Elle la remercie des grâces nombreuses et insignes qu'elle lui a déjà obtenues et la prie de vouloir bien intercéder auprès de Dieu afin qu'elle acquière une profonde humilité et une entière résignation à la volonté de Dieu. Veillez toujours sur moi et sur tous ceux qui me sont chers. Protégez cette maison que je viens de quitter et puisqu'elle est la vôtre, daignez jeter sur elle un regard de prédilection.* » Elle est accompagnée de sa mère, venue la chercher à Joigny et qui a profité du voyage pour l'accompagner à Cudot. 

Paul Bert, Marthe Laval et l'effet "boomerang"

En ces années 1880, Paul Bert, père fondateur illustre avec Jules Ferry de l'école publique, laïque, gratuite et obligatoire ne saurait tolérer dans « sa » ville un concurrent direct de cette instruction. Libre penseur, il lutte contre l'école... libre et chasse d'Auxerre, sous prétexte qu'il délivre un enseignement aux garçons au lieu de ne former que des prêtres, le Petit Séminaire qui

76. – Ibidem page 20


77. – A.D. Yonne, 11 J 133/8, *Confrérie de Sainte alpais, chapitre des recommandations*. Page 297.


78. – Registre des pèlerins, vol 2, ouvrage cité, p.20.

s'installe... à Joigny, le 10 octobre 1882⁷⁹. Ce déménagement « providentiel », peut-on dire, est une aubaine pour Marthe Laval, en quête d'un aumônier digne de son école. En effet, l'archiprêtre de Joigny, l'abbé Créneau, propose la candidature de l'abbé Pierre Delinotte, Supérieur du Petit Séminaire tout juste installé. Cette nomination rassure la Directrice Générale et confirme l'essaimage. L'abbé Delinotte bénit, le 27 décembre 1883, la chapelle installée dans l'oratoire, en présence des Frecault et de Marie Kreyder, déléguée. Le supérieur du Petit Séminaire devient alors très vite le soutien, l'ami, le guide, le confesseur précieux de la communauté. Il le restera jusqu'à sa mort, en 1911. Jeanne Guyard écrira : « *La petite chapelle reste toujours belle et pieuse, malgré son plafond bas ; y aller voir son Maître est le meilleur moment. Notre bon aumônier (M^r Delinotte) nous reste aussi dévoué, aussi bon que vous savez ; il a toujours le temps de tout faire ; ce n'est pas comme moi* »⁸⁰.

Nous pouvons donc affirmer que c'est à l'anticlérical Paul Bert, bien malgré lui, cela va sans dire, que Joigny doit l'Institut très religieux Sainte-Alpais. De fragiles demoiselles manient l'arme du secret contre le tonitruant politique et gagnent la partie de 1883, comme elles gagneront celle de 1903-1905. *Les humbles filles du Mont Calvaire de Notre Seigneur Jésus* ont subtilement contourné le « monument » Paul Bert, et font un véritable « pied-de-nez » à la « Laïque » et à ses « hussards noirs ».

La tâche de Marthe Laval ne fait cependant que commencer. Il faut veiller à tout ce qui pourrait nuire à la « greffe », adapter avec diplomatie les programmes et méthodes d'enseignement pour les rendre conformes à la pédagogie « Désir », rénover les locaux, modifier le mobilier, former le personnel, se faire accepter des joviniens... Mais elle a maintenant réuni les conditions de la réussite et ne va pas ménager sa peine, effectuant des allers-retours fréquents de Paris à Joigny pour soutenir la toute jeune et inexpérimentée directrice, Virginie Guyard.

 Dès le 18 janvier 1884, l'Abbé Boiselle, sans doute heureux de voir s'installer près de Cudot un établissement chrétien tenu par des demoiselles aussi discrètes qu'efficaces, flatté peut-être du prestige parisien, désireux de gratifier une institution d'enseignement libre auquel il est très attaché⁸¹ et qui de surcroît, porte le nom d'Alpais, sainte à qui il a voué sa vie, devant tant de ferveur, fait cadeau « *d'une relique de sainte Alpais (un fragment de côte de 3 cm de long) à la chapelle de l'Institut Normal Catholique de Joigny, fondé en 1883* », précise-t-il⁸².

 Le 27 mars 1884, les demoiselles enseignantes de Joigny reviennent en force avec leurs élèves en pèlerinage à Cudot et inscrivent sur le registre :

« *Souvenir du pèlerinage de Joigny.*

V. Guyard, E. Marignier, L. Tadeler, P. Bouscatier, M. Denis, H. Henry,

79. — Aylpe-Jean Noirot, ouvrage cité, Tome 3, pages 77.

80. — Archives Désir, Manuscrit anonyme, Mademoiselle Guyard, page 44, 1960

81. — *Etudes Villeneuviennes* n° 43, Elisabeth Chat, «Un trio pour Alpais», page 75. Avant d'être ordonné prêtre, Cyrille Boiselle a été enseignant de la Doctrine chrétienne de Nancy, sous le nom de Frère Adolphe.

82. — A.D. Yonne, 11 J 133/8, Confrérie de sainte Alpais, Inventaire et distribution des reliques, page 354.

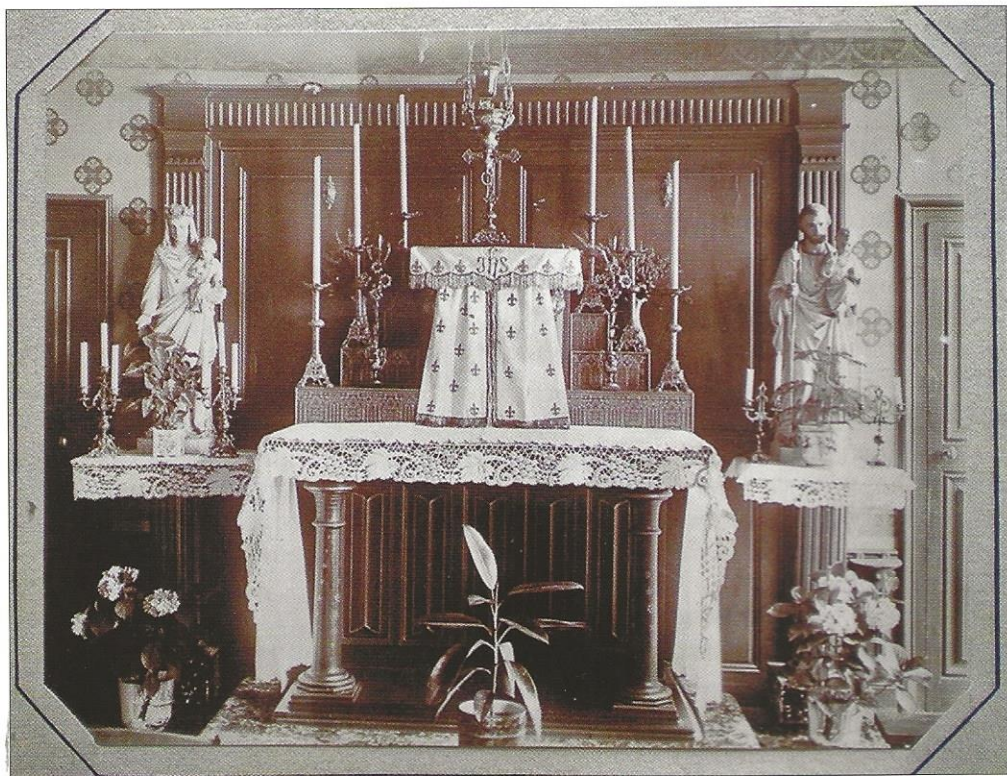




Photo de la chapelle de l'institut Sainte-Alpais à Joigny (1883)

J. Mallet, C. Carré, L. Loiseaux, J. Lahontaa, R. Renard, J. Rétif, T. Fourrey, M. Lahontaa

H. Chailley, recommande à Ste Alpais l'âme d'une personne qui lui est chère, N. Jamet, A. Breuillet, E. Griache, A. Maquaire, M. Maquaire, L. Goussery demande à Ste Alpais de bien faire sa première communion. A. Maquaire »⁸³

 Le 26 avril suivant, le Supérieur de l'Institut Normal Catholique, l'abbé Lantiez en personne, installe le chemin de croix en compagnie de l'archiprêtre de Joigny, discrètement, à 6 heures du matin, avant la messe dans la Chapelle de l'Institut⁸⁴.

 Enfin, à Cudot, à l'occasion du pèlerinage annuel du 3 novembre 1884 et de l'inauguration de la statue couchée de Sainte Alpais, posée sous l'autel privilégié dans l'église Notre Dame de l'Assomption⁸⁵, Marthe Laval et Virginie Guyard consacrent officiellement à sainte Alpais leur maison de Joigny et leurs élèves. Nous reconnaissons leurs signatures et celles de Léonie Tadeler, Léonie Mahuzier. L'abbé Louis Lantiez a fait le voyage de Paris avec elles pour cette consécration. Fondateur avec Adeline Désir et Supérieur de l'Institut Normal Catholique de Paris, il a conservé sa protection à Marthe


83. – Pèlerinages au tombeau ... (ouvrage cité), page 21.

84. – Archives Désir, manuscrit paraphé L.J.C. – P.C.M., page 17.

85. – *Etudes villeneuviennes* N° 43, ouvrage cité, page 200.

Laval depuis qu'elle en est Directrice et établit avec elle les Constitutions définitives de la Société. Il bénit avec l'abbé Boiselle la statue de Sainte Alpais et c'est à lui que revient l'honneur de prononcer le sermon de la cérémonie.

3. g^{te}. Accorde à S^{te} Alpais le petit institut Normal de Joigny
 de la cause de l'enseignement chrétien ! l'autre
 3/4 Les directrices du petit Institut normal de Joigny
 consacrent à S^{te} Alpais leur maison et leurs
 élèves.
 M. L. V. Lamyard
 De Vante M^{re} Valuzier L. Boudier

 Le nom de Sainte-Alpais donné à l'Institut Normal de Joigny n'est évidemment pas étranger à la vénération de la petite sainte de Cudot. C'est Marthe Laval qui l'a baptisé ainsi, non sans raisons :

« La Société des Humbles Filles du Mont Calvaire de notre Seigneur Jésus prend son nom de son double désir d'honorer la Passion de Notre Seigneur et de travailler par l'enseignement sous toutes ses formes, à sauver les âmes qui se perdent ou s'égarent par l'orgueil de l'esprit.⁸⁶ » Elle incite à « progresser dans l'art suprême de s'anéantir en Jésus Christ, le Sauveur »⁸⁷. Ces règles de vie fleurent bien leur XIX^e siècle et s'accordent parfaitement avec la personnalité d'Alpais, petite paysanne ignorante et rejetée de tous, souffrant le martyre avant d'être écoutée pour tant de sagesse. N'a-t-elle pas aussi conversé avec les savants de son temps ? Elle constitue, comme sainte Catherine, un modèle féminin idéal de sagesse, d'humilité, de bonté, de douceur, de patience, d'abnégation et de savoir.

De toute évidence, cette date n'est pas due au hasard : les lois de Jules Ferry sur l'école primaire, votées deux ans auparavant, rendant l'enseignement obligatoire, public et laïque, ont inquiété les fervents catholiques. Cette création d'un Institut sous l'égide de la petite sainte de Cudot constitue une réponse locale et jovinienne qui ne peut que réjouir l'abbé Boiselle qui note, à la page 299 du registre de la Confrérie de Sainte Alpais :

L'Institut Normal catholique de Joigny doit son nom aux lieux où
 l'abbé Boiselle a enseigné l'usage du vocabulaire de S^{te} Alpais.


86. - Archives historiques de l'Archevêché de Paris, 16 H 49, Constitutions de la Société des humbles filles du Mont Calvaire de Notre Seigneur Jésus, Chapitre 1, article premier, page 1.


87. - Archives historiques de l'Archevêché de Paris, 16 H 49, Constitutions de la Société des Humbles filles du Mont Calvaire de Notre Seigneur Jésus, Chapitre 1, page 1

A partir de cette date, les demoiselles de la rue Montant-au-Palais reviendront en pèlerinage chaque année à Cudot.

Le 17 août 1885, parisiennes et joviniennes réunies, les demoiselles de l'Institut apposent sur le registre leurs signatures en stipulant par deux fois leur appartenance à Joigny :

« *Petit institut normal de Joigny et de Paris : J. Mahuzier, Al. Molinier, P. Bouscatier, J. Féret, L. Jeanson, V. Mainard, J. Aubry*
Petit institut Normal de Joigny »⁸⁸.

 Le 7 juin 1886, c'est à Cudot que Jeanne Guyard et Léonie Tadelier signent l'adresse au Cardinal Bernadou, promu à ce titre le jour-même du pèlerinage⁸⁹.


 Le 30 mai 1887, l'Institut fait à nouveau le chemin, de Paris et de Joigny jusqu'à Cudot. Melle Gauchet a pu être du pèlerinage et signe en compagnie de Joséphine Fréchot, originaire de Guerchy, 16 ans, élève de Joigny pour l'heure et qui deviendra « humble Fille » et directrice à Joigny quelques années plus tard.

L. Tadelier, M Gauchet,

Qu'Alpais se souvienne du misérable pêcheur pour lequel l'a prié aujourd'hui une misérable servante

Signé : Em. Barbier,

*M. Lécuret, J Fréchot, V. Lamotte, J Mallet, T Fourrey, L. Loiseau, V Roume, J Chiovenda, J Despois, L Bourgoin*⁹⁰.

 Le 3 novembre suivant, La Corbeille de Sainte Alpais⁹¹ rapporte : « *L'Institut Normal recommande à Sainte alpais sa protectrice, plusieurs grâces, spirituelles pour les professeurs et les enfants, trois élèves pour les examens, une vocation religieuse, encore une autre vocation, plusieurs personnes affligées éprouvées ou tentées, trois communautés, dix malades, plusieurs conversions, la conversion d'une personne âgée et mourante, la conversion et la vocation d'un frère bien aimé. Action de grâces à sainte Alpais pour plusieurs grâces reçues. Deux conversions difficiles, une action de grâces, une nombreuse famille et sa bonne mère.* »⁹² »

C'est à cette époque que le *Petit Institut Normal* s'impose à la confiance des Joviniens et à l'estime générale. Les officiers et les marchands cossus de Joigny y inscrivent leurs filles avec fierté. La qualité de l'enseignement des professeurs est fort appréciée localement et commence à devenir notoire. L'ambition de Marthe Laval de faire de l'Institut une pépinière pour institutrices chrétiennes se réalise, sans pouvoir créer, comme à Paris, Le Cercle des Institutrices.⁹³ « *L'aridité du sol ne permet pas à l'œuvre de prendre racine.* »⁹⁴

88. – *Pèlerinages au tombeau...* ouvrage cité, p. 31

89. – Paroisse de Cudot, *Pèlerinages au tombeau de Sainte Alpais*, volume 2, pages 34 à 38, *Corbeille de Sainte Alpais* p. 105.

90. – *Ibidem*, p. 43.

91. – *Numéro 43 des Etudes Villeneuviennes*, ouvrage cité, page 257, voir l'article de Jean-Luc Dauphin et Elisabeth Chat dans les sources documentaires.


92. – Il faut sans doute entendre : l'I.N.C. et Adeline Désir

93. – Il s'agit en fait du noviciat.

94. – Archives Désir, Manuscrit annoté des initiales L.J.C. – P.C.M (= Loué [soit] Jésus Christ – Par le Cœur de Marie), *Petit historique de l'I.N.C. de Joigny*, page 32.


La proximité de Paris est propice aux échanges facilités par le chemin de fer. *Chaque année, Joigny, aidé du comité Adélaïde⁹⁵, reçut deux ou trois boursières et plusieurs élèves gratuites. On en compta jusqu'à sept à la fois*, note l'historique de l'I.N.C. de Joigny⁹⁶. Il précise : *De 1884 à 1900, on peut compter dans l'enseignement libre ou officiel plus de vingt bonnes institutrices chrétiennes sorties de Joigny*. A partir de 1888, on décida de remettre des médailles aux meilleures élèves ou à celles qui réussissaient leurs examens.

Un élément important de l'enseignement jovinien d'alors pêche encore : celui de la musique. On le confie d'abord à Mesdemoiselles Bouscatier et Mahuzier qui réussissent à amener leurs élèves à un bon niveau. Mais, aidées de Mademoiselle Eugénie Blankenstein, elles atteignent un niveau de perfection semblable à celui de 1881 et dont nous constaterons les effets au pèlerinage de Cudot de 1892.

 D'autres signatures du registre des pèlerins témoignent des liens forts qu'entretiennent l'Institut de Paris et celui de Joigny avec Cudot. Le 25 avril 1889, c'est Monseigneur Maurice d'Hulst, recteur de l'Institut Catholique de Paris, Conférencier à Notre Dame, ami et conseiller tant d'Adeline Désir de son vivant que de Marthe Laval⁹⁷ qui, allant en Franche Comté, tient à faire une étape-pèlerinage à Cudot⁹⁸.

En me rendant à Besançon pour prêcher la retraite ecclésiastique, je me suis arrêté à Cudot et j'ai dit la messe à l'autel de Sainte Alpais. Je recommande à la sainte la retraite que je vais prêcher et plusieurs intentions particulières.

*Signé : d'Hulst, vic. gén. de Paris et recteur de l'Institut catholique.*⁹⁹

 Le 6 juin suivant, l'abbé Boiselle fait à nouveau don à Mademoiselle Guyard, de trois parcelles d'os dans trois reliquaires.

Il lui en confie une fois encore, ainsi qu'au révérend père Edouard Lainé, une parcelle en 1890¹⁰⁰. Assurément, pour donner des reliques avec tant de générosité, les liens qui unissaient l'Institut à Cudot étaient étroits et la dévotion à sainte Alpais, jugée profonde et méritoire. La suite des événements le confirme.

En effet, comme Marie Lécuret l'avait fait dès le 6 juin 1881, Jeanne Guyard et Léonie Tadelier s'inscrivent à la *Confrérie de sainte Alpais* avec leurs douze élèves de l'Institut, le 8 août 1891 : Marie Aveline, Mathilde Bruneau, Marie Chantin, Léa Grognot, Eugénie Humbert, Hélène Korn,

95. – Le Comité Marie-Adélaïde, créé à Paris en 1879 par deux élèves de l'Institut désireuses de soutenir les écoles professionnelles catholiques, se donnait pour tâche, par les dons reçus, de pourvoir aux frais d'éducation des jeunes filles les plus démunies, de secourir les institutrices dans le besoin, de soutenir et créer les petites écoles, et distribuer les dons ou réalisations d'un vestiaire. Il fallait, pour y adhérer, s'être montrée bonne élève, être âgée d'au moins 15 ans et s'acquitter d'une cotisation annuelle de 10 francs. (A.H.D.P. Rapport annuel 1914, pages 36 & 37)

96. – Pages 22 & 23


97. – Il avait présidé plusieurs séances annuelles de distribution des récompenses, en avril 1874, avril 1875, quelques mois avant le décès d'Adeline Désir (AHDP, Chapitre VII, ouvrage cité) ainsi que le 11 février 1885, à l'Institut Désir de Paris, date anniversaire des 10 ans du décès d'Adeline Désir (Mademoiselle Adeline Désir, ouvrage cité, p. 9)

98. – L'abbé Boiselle collera, dans son registre de coupure de journaux, l'article élogieux que fera La Croix du dimanche, daté du 15 novembre 1896, annonçant son décès le 6 novembre précédent.

99. – Pèlerinages au tombeau... ouvrage cité, p. 70.

100. – A.D. Yonne, 11 J 133/8. Confrérie de sainte Alpais. Inventaire et distribution des reliques, p. 356. Edouard Lainé est un prêtre musicien parisien particulièrement prisé par les Humbles Filles...

Jeanne Mallet, Marie Rigolet, Alice Péron, Marguerite Recordon, Alice Rollet, Valentine Trollé. Nous avons vérifié la naissance de quatre d'entre elles, à l'Etat civil de Joigny, filles de commerçants, alors âgées de 14 à 21 ans. Nous retrouverons Marie Rigolet, née le 12 décembre 1875, à Aillant-sur-Tholon¹⁰¹, quand elle sera directrice de l'Institut de Joigny et succèdera à Jeanne Guyard. Elles avaient précédemment fait un don de 10 francs, que l'abbé Boiselle avait soigneusement consigné dans ses comptes, le 31 mai 1891¹⁰².

 *La Corbeille de Sainte Alpais* et *La semaine religieuse* datée du 11 juin 1892, relatent l'événement choral survenu lors du pèlerinage de juin 1892. L'abbé Boiselle conserve, dans son registre de coupures de journaux, le récit élogieux de la prestation des demoiselles par L'abbé Prieux, alors curé d'Héry.¹⁰³

Semaine religieuse de Sens
N^o du 11 juin 1892

CUDOT-SAINTE-ALPAIS. — Lundi dernier avait lieu le pèlerinage annuel de sainte Alpais, à Cudot. Tout le jour, le petit village a présenté cet air d'animation joyeux que nous lui avons vu si souvent. Malgré la coïncidence de plusieurs fêtes dans les environs, grande était l'affluence, et nombre de personnes ont dû entendre la messe du dehors.


Différents motets ont été exécutés par les dames professeurs de l'*Institut normal* de Joigny et de Paris.

Quelquefois, dans nos campagnes, on entend des chanteurs ou des chanteuses dont il faudrait, si l'on voulait être sincère, louer la bonne volonté, et qui se tiennent pour pleinement satisfaits s'ils arrivent, sans trop d'encombre et à peu près tous ensemble, au rendez-vous final de la dernière mesure. Ici, nous avons entendu de belles voix parfaitement exercées. Ces dames, cela n'étonnera personne, connaissent tous les secrets de l'art : ménager sa respiration, détailler la phrase musicale et faire valoir, par l'expression, la pensée et le sentiment du compositeur. Nous avons remarqué particulièrement le *Pater noster*, de Niedermeyer, et le *Regina cœli*, de Lainé. On discute quelquefois sur la question de savoir si la foule est bon juge dans les questions de l'art. Il eût suffi, pour répondre affirmativement, d'entendre les réflexions échangées dans les différents groupes, au sortir de l'église. Tous, aussi bien les personnes qui savent goûter la musique, que les bonnes femmes des environs, qui n'ont jamais entendu que la voix tonitruante du chantre de leur village, étaient unanimes à faire l'éloge des chanteuses.


101. — A.D. Yonne, 5 Mi 47/6, état civil d'Aillant-sur-Tholon.


102. — Paroisse de Cudot, Livre IX des comptes. Offrandes, etc reçues pour l'Eglise et le Culte de Sainte Alpais. Emploi que j'en ai fait. page 52.

103. — A.D. Yonne, 11 J 133/6, Abbé Cyrille Boiselle *Registre des coupures de journaux*.


 Les demoiselles de la rue Montant-au-Palais, n'avaient pas seulement offert leurs voix, elles avaient également gratifié la sainte d'une « *belle couverture brodée au passé pour la châsse [...] brodée par Mme V^{ve} Chauvet.*¹⁰⁴ »


 L'Institut florissant s'agrandit en 1898 & 1899 des propriétés voisines (sises aux numéros 43 & 47 de la rue).

 Le 10 septembre 1900, juste après la rentrée des classes, l'Institut Sainte-Alpais, représenté par dix jeunes filles et institutrices, dont les fidèles Léonie Tadeler et Marie Rigolet, formule sur le registre des recommandations à l'intention de plusieurs maisons d'enseignement, plusieurs jeunes filles pour leur brevet, des prières pour des guérisons et des conversions, des intentions particulières...¹⁰⁵

 Depuis leur premier pèlerinage à Sainte Alpais, en 1881, vingt ans auparavant, les demoiselles choisissent une date particulière de pèlerinage, hors festivités programmées, pour une démarche personnelle et collective à Cudot, qui ne correspond pas et s'ajoute parfois, à la date du pèlerinage d'été (qui est fixé par l'Archevêque de cette époque, Félix Bernadou, au lundi suivant le premier dimanche de juin). C'est encore le cas en 1901. Jeanne Guyard, M. Quittot, M. Neveu, G. Lallement, C. Guyard, L. Massé, G. Roché, M. Auguste, A. Morisot, M. Maire choisissent le lundi 27 mai 1901 pour se recueillir au tombeau et aller jusqu'à la fontaine.¹⁰⁶

En cette année 1901, le dénombrement de la ville de Joigny recense à l'Institut, la directrice : Jeanne Guyard, et les institutrices de l'équipe enseignante : Louise Humbert, 39 ans, Marie Garnier, 44 ans, Aurélie Harcq¹⁰⁷, 32 ans, Marie Baudot, 28 ans, Marie Maire, 38 ans, Louise Dury, 20 ans, Anne Guyard, 20 ans, Marguerite Lécuret, 18 ans. L'équipe « technique » est composée d'une cuisinière, Léa Pisset, 27 ans, de deux femmes de chambre, Mélina Marteau, 18 ans et Isabelle Crété, 17 ans. Une domestique complète l'équipe, Elisabeth Carlier¹⁰⁸.

 L'institut normal de Joigny apparaît encore dans le livre des recommandations de la Confrérie de Sainte-Alpais, à la date du 6 juin 1904¹⁰⁹.

 Le mercredi 28 décembre de cette même année, le *Chevalier de sainte Alpais* recopie une intention adressée de Joigny par Jeanne Guyard : « *Nous demandons à notre chère patronne de donner à son fidèle chevalier¹¹⁰ la santé et les consolations du ministère paroissial, si Dieu juge à propos de les accorder. Ses petites paroissiennes sont gentilles et feront, je l'espère, de bonnes chrétiennes.* »

J. Guyard, Institut normal de Joigny »¹¹¹

104. — Livre IX des comptes, ouvrage cité, p. 60.

105. — Paroisse de Cudot, Pèlerinages au tombeau de Sainte Alpais, volume 2, page 154.

106. — Pèlerinages au tombeau... ouvrage cité, p 156.

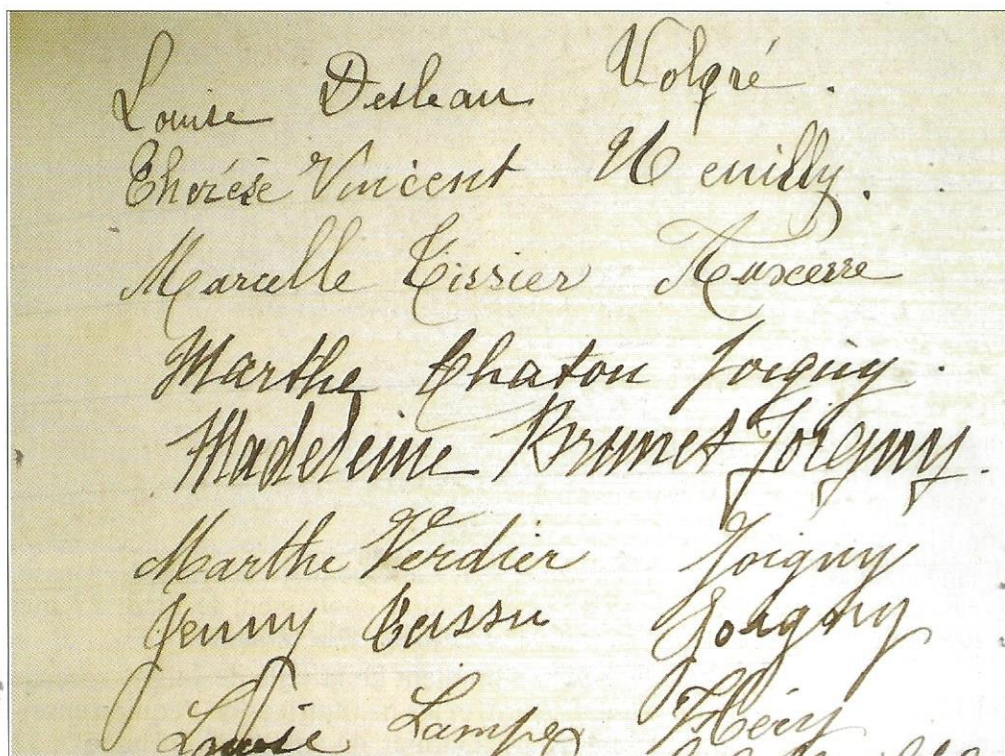
107. — Qui deviendra directrice de l'Institut Sainte-Paule à Sens, en remplacement de J. Guyard.

108. — A.D.Yonne, 7 M 2 93

109. — Page 318.

110. — Ainsi nommé depuis la célébration de ses 25 années de sacerdoce à Cudot.

111. — Pèlerinages au tombeau, ouvrage cité, p. 170.



« Ses petites paroissiennes sont gentilles et feront de bonnes chrétiennes », peut-être ; mais les « humbles Filles » formeront, à coup sûr, un personnage qu'on ne peut ignorer : la fondatrice de notre association. Au détour d'une page de signatures, lors du pèlerinage du 6 juin 1905, au milieu de celles de jeunes filles et d'institutrices de l'Institut Sainte-Alpais de Joigny, quelle ne fut pas notre surprise de trouver le nom de Marthe Chaton ! Marthe Chaton ou Marthe Vanneroy, c'est une seule et même personne à quelques années d'écart. En 1905, Marthe, âgée de quinze ans vient au pèlerinage depuis Joigny, où elle est élève de l'Institut. Le portrait, reproduit ci-contre la représente avec sa jeune sœur Madeleine, dans le jardin de la maison familiale, 39 rue Gambetta, à Joigny. Elle est alors âgée de 16 ans.

Maurice Vallery-Radot note, dans l'hommage qu'il lui rend en 1983, qu'elle a suivi le cursus d'études secondaires au Cours Désir¹¹². Elle appose sa signature auprès de celle de Jenny Tassu, née à Paris, qui réside à l'Institut Sainte-Alpais, avec Mademoiselle Philippine Décombard, inscrites toutes deux comme amies lors du recensement de 1906¹¹³ et qui goûtent là des années de repos paisible, encore animé par la présence des


112. – *Echo de Joigny* N° 35, pages 3 et 4.


113. – A.D. Yonne, 7 M2 92, recensement de Joigny, année 1906. L'équipe se compose, comme en 1901, de 8 institutrices : Elisabeth Carlier a fait place à Zoé Carlier, Anne Guyard, Louise Humbert, Marie Baudot et Louise Dury sont remplacées par Julie Warnet, Marie Rigolet, Laurence Duquesne et Marie Bouquerel. L'équipe des domestiques est renforcée d'une personne.

Portrait de Marthe, âgée de 15 ou 16 ans, et de sa jeune sœur Madeleine dans le jardin de la maison familiale au 39 rue Gambetta à Joigny. (Cliché aimablement communiqué par son neveu M. Charles Weiss)



élèves, à l'ombre des grands murs et des parcs boisés de l'hôtel particulier de la rue Montant-au-Palais.

 Les jeunes filles de l'Institut ne sont pas uniquement joviennes. Et l'abbé Boiselle ne manque pas de relever le cadeau « fait main » qu'une de ses jeunes paroissiennes offre à l'église de Cudot à l'occasion du 1^{er} janvier 1905. Il a dû être d'autant plus fier qu'un autre membre de la famille, Etienne Beullard est, à la commune, le maire ennemi républicain juré. « *Georgette Beullard, fille d'Octave Beullard et d'Augustine Blanchon, élève de l'Institut Normal de Joigny, donne un couvre porte missel en velours de soie rouge, entouré de galons et franges dorés. Au milieu, S.A. brodés or fin*¹¹⁴. »

 Le 12 juin 1906, une messe d'actions de grâces est dite à Cudot pour un bienfait obtenu à l'Institut de Joigny, messe indiquée deux fois dans les écrits de l'abbé Boiselle¹¹⁵.

114. – Livre IX des comptes, ouvrage cité, p. 52.

115. – A.D.Yonne, 11 J 133/8, *Confrérie de Sainte Alpaïs, chapitre des recommandations*, page 320 et Pèlerinages au tombeau de Ste Alpaïs, p 188.

 Le 5 mai 1910, c'est Marie Virally¹¹⁶, institutrice à Sainte-Alpais¹¹⁷, qui écrit à l'abbé pour lui formuler cette demande :


Joigny, le 5 mai 1910,

« Monsieur le Curé,

Ma famille désirerait beaucoup une neuvaine de messes au sanctuaire de Ste Alpais, et finissant le jour de la fête. Il s'agit de la guérison d'un malade qui souffre beaucoup d'un eczéma terrible. Peut-être si la sainte guérissait le corps atteindrait-elle l'âme du malade qui, comme beaucoup, tout en étant parfait honnête homme, n'a pas la foi.


Voudriez-vous M. le C. me répondre si je peux espérer la neuvaine de messes, et quand, cette année, est fixé le pèlerinage ? ... Je compte aussi, M. le C. que vous voudrez bien faire cette œuvre de charité de recommander dans vos prières, l'âme de notre cher malade. Je communiquerai votre réponse aux intéressés. Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments très respectueux.


J. Virally, institutrice libre, 47 rue Montant-au-Palais »¹¹⁸

 Les institutrices sont de pèlerinage au mois d'août suivant, accompagnées de leur nouvelle directrice, Marie Rigolet, que nous avons repérée élève en 1881. (Elle a succédé à Mademoiselle Guyard, partie à Sens, en 1907¹¹⁹ diriger l'institut Sainte-Paule, émanation greffée, elle aussi de l'Institut Désir et « fille » de Joigny¹²⁰. Elles confient à Sainte Alpais :

« Un groupe de pèlerines sont venues prier Ste alpais, lui recommander toutes leurs intentions, tous leurs besoins et toutes les Œuvres que la divine Providence veut bien leur confier ; en particulier, les œuvres d'enseignement qui ont pour but la formation chrétienne des maîtresses et aussi l'œuvre du Tabernacle. - Que Ste Alpais daigne bénir nos élèves, nos bienfaiteurs et en particulier les saints prêtres qui nous consacrent leur ministère

M. Rigolet, J. Remy, Th. Prin, L. Briant, M. Warin, G. Warnet, A Sallé »¹²¹.

 Enfin, la même année, lors du pèlerinage du 3 novembre, Jeanne Guyard, fidèle à Sainte Alpais, revient à Cudot en compagnie des institutrices de l'Institut Sainte-Paule de Sens¹²².

 Le 25 décembre 1911, l'abbé Boiselle reçoit au courrier les vœux des Dames de l'œuvre réparatrice des Billettes fondée par Marthe Laval et Louis Lantiez en 1899, et à laquelle il vient probablement d'accorder ou de renouveler son inscription, gage de fidélité aux œuvres des demoiselles¹²³.

116. - Elle fut admise pour ses premiers engagements à la Direction Générale, le 23 décembre 1907. (Archives Désir, Journal de l'Institut)

117. - A.D. Yonne ; 7 M2 92, recensements de Joigny, 1911 et 1921

118. - *Pèlerinages au tombeau...* ouvrage cité, P. 237.


119. - Le congrès de jeunes filles de Sens qui en réunit plus de 1500, le 7 juillet, à la Cathédrale aura sans doute été l'occasion de faire savoir cette installation qui aura lieu en octobre. Alype-Jean Noiro, ouvrage cité, tome 3, p.266.


120. - Est-ce une réponse discrète à la récente et douloureuse séparation de l'Eglise et de l'Etat ?

121. - Ibidem, p. 244 et Recensement de Joigny, 1911, cités.

122. - *Pèlerinages au tombeau...* ouvrage cité, p. 261.

123. - Paroisse de Cudot, Documents épars, placé à la page 151 du Registre des pèlerins, vol.2.

 En septembre 1912, sur un petit aide-mémoire de l'abbé Boiselle, glissé entre deux pages du registre des pèlerins, figure la demande de recommandations de prières de l'Institut Normal de Sens et de celui de Joigny.

 En 1912, encore, la chapelle de l'Institut Sainte-Paule à Sens, recevra, elle aussi, une relique de Sainte-Alpais, par l'intermédiaire de Mademoiselle Guyard¹²⁴. La dévotion et la fidélité à Sainte Alpais s'étend, avec l'enseignement religieux, à l'Institut Sainte Paule, alors que Mademoiselle Frecault de Villeneuve-sur-Yonne est membre laïc de la commission *Enseignement du secrétariat des œuvres et bureau diocésain*¹²⁵, dont les objectifs sont d'organiser et de développer les fondations existantes tout en encourageant et suscitant de nouvelles.

Ce signe est le dernier dont nous avons trouvé trace dans le registre des pèlerins. Les marques des *demoiselles* de la rue Montant-au-Palais et de celles de leur participation au pèlerinage de Cudot s'égrènent, régulières pendant trente ans, comme les perles d'un chapelet. Elles manifestent leur attachement au culte de Sainte Alpais de Cudot et justifient la dédicace de l'Institut.



Œuvres et dévotions à l'Institut Sainte-Alpais¹²⁶

Conférences, Confréries, Dévotions, Œuvres de charité... constituent une longue liste des activités annexes de l'enseignement des demoiselles.

Les réunions des conseils et des retraites mensuelles de la *Société des humbles filles du Mont Calvaire de Notre Seigneur Jésus*, à Joigny n'ont laissé aucune trace, secret oblige¹²⁷.

Mademoiselle Laval, relayée ensuite par mademoiselle Kreyder vint au démarrage de l'Institut, donner des conférences mensuelles à thème. Ces *Conférences* des dames, ouvertes à toutes, rencontrèrent un tel engouement auprès des mères d'élèves, des mères de famille jovinienne et des dames pieuses de la paroisse que l'on dut organiser le groupe qui les fréquentait régulièrement, décider de l'élection d'un bureau composé d'une secrétaire pour établir des correspondances, une trésorière pour recevoir les cotisations et une bibliothécaire pour gérer le prêt des livres acquis. Un journal de liaison fut même régulièrement rédigé. Une sainte patronne fut choisie, sainte Paule (de préférence à sainte Hélène), en raison des reliques conservées à Sens. On obtint de l'archevêché pour la maison, une parcelle de celles-ci de même que des indulgences de Rome, assorties de médailles bénites par le pape.

124. – A.D. Yonne, Confrérie de sainte Alpais, inventaire et distribution des reliques, 8 janvier 1912, p. 358.

125. – Aylpe-Jean Noirot, ouvrage cité, tome 2, Quand refléurissent les déserts, p. 272.

126. – Ces informations proviennent des Archives Désir, Manuscrit signé des initiales L.J.C. – P.C.M., *Petit historique de l'I.N.C. de Joigny*, qui va de 1883 à 1900.

127. – Mademoiselle Guyard a détruit toutes ses archives personnelles.

PRIÈRE

*pour les Prêtres Agrégés de l'Œuvre de la
Réparation eucharistique des Billettes.*

Prions pour nos Prêtres agrégés :

Seigneur, qu'il vous plaise, nous vous en supplions, revêtir de votre ~~volonté~~ ^{grâce} éternelle les prêtres qui sont agrégés à notre Association ; liez-les à votre amour par des étreintes si puissantes et si serrées qu'ils paraissent dans le ~~paradis~~ de votre Eglise comme des plantes sacrées qui rendent en tout temps l'odeur des parfums embaumés de l'exemple, et les fruits délicieux de la sainteté.

Bénissez-les, Seigneur ; bénissez tous vos prêtres ; qu'ils soient des anges sur la terre, puisqu'ils doivent consacrer et distribuer le corps et le sang de votre Fils unique, la Victime sans tache. Ainsi soit-il.

S. E. le Cardinal Richard avait daigné, le 12. Juin 1899, attacher à la récitation de cette prière 50 jours d'indulgence à gagner une fois le jour ; S. S. Pie X, par une faveur insigne, a accordé, le 14 Mai 1908, à la même récitation, pour les Prêtres agrégés et pour les Associées, une indulgence de 300 jours chaque fois, applicable aux âmes du Purgatoire.

Imprimatur,

E. THOMAS.

Saint Jean l'Evangéliste, priez pour nous.

Cette prière, empruntée à sainte Catherine de Sienne qui avait tant à cœur d'obtenir à l'Eglise de Dieu de saints prêtres, est récitée à haute voix, au sanctuaire de l'Œuvre, à chacune des heures d'adoration.

Imp. Morel, 18, rue St-Placide, Paris



*Les Dames Associées de l'Œuvre
de la Réparation Eucharistique des
Billettes présentent leurs vœux recon-
naissants à Monsieur l'Abbé Brille*

*qui a bien voulu accepter d'être
prêtre agrégé de l'Œuvre.*

*Elles se recommandent à ses prières
et saints sacrifices et sollicitent une
bénédiction pour l'année 1902*

*Paris, 25 Décembre 1901
23. Rue St Denis de la Bastille*

Des retraites de Carême furent organisées dès 1888 et proposées aux jeunes filles et aux petits enfants, confiées d'abord à un père rédemptoriste, l'abbé Denis, puis, comme celles des Dames, aux Pères de la *Compagnie de Jésus*.

Aux conférences, on ajouta bientôt des retraites mensuelles, avec préparation à la mort ! La première fut menée par l'abbé Lantiez lui-même le 2 mai 1892. L'Archiprêtre de Saint-Jean et l'abbé Delinotte continuèrent cette œuvre qui fut la source d'inscriptions à la *Congrégation des Enfants de Marie de Notre Dame des sept douleurs*. Ce groupe rencontra le même succès que celui de la rue Jacob et s'affilia à la *Prima Primaria*¹²⁸.

L'abbé Delinotte organisa, avec Jeanne Guyard, des conférences pour aspirantes à la vie religieuse, appelées *Cours de Perfection*.

Messes quotidiennes, saluts et expositions du Saint-Sacrement, confessions, catéchisme de première communion, prières rythmaient la vie spirituelle à *Sainte-Alpais*.

L'aide aux plus pauvres fut dirigée par Mademoiselle Léonie Tadelier. Dès le début de l'Institut, dans la classe *Sainte-Agnès* et parmi les pensionnaires, s'installa un comité dont les ressources (cotisations mensuelles volontaires) aidèrent à acheter de quoi aider les plus pauvres. Un vestiaire s'y adjoignit bientôt.

Enfin, Mademoiselle Marie Baudot offrit le catéchisme aux petites filles les plus démunies de l'école publique dans une maison que l'Institut possédait rue des Juifs. On baptisa ce bâtiment la Maison Saint-Raphaël, en référence à l'ange protecteur et bienveillant du fils de Tobie, dans son voyage à Médie.

« Avec l'aide des anciennes élèves, on leur apprenait les prières, un peu de catéchisme et d'histoire sainte. Afin de rendre les réunions plus attrayantes, on leur distribua de petits ouvrages de couture (mouchoirs, tabliers, chemises...) qu'elles confectionnaient elles-mêmes. Le goûter et la prière terminaient les réunions »¹²⁹.

On pensa même créer, comme à Paris, à partir de cette maison Saint-Raphaël, une école professionnelle catholique.

Le Séminaire et le Petit Institut Normal de Joigny fonctionnèrent ainsi, à l'unisson pendant près de 25 ans, grâce à deux fortes personnalités, Pierre Delinotte et Jeanne Guyard, qui s'accordaient et s'appréciaient mutuellement. Les liens avec le Petit Séminaire ont perduré jusqu'à la fermeture de l'Institut, et même après, puisque les professeurs du *Petit Institut Normal* continuèrent à enseigner à l'école Saint-Jacques après 1945.

Le petit historique fait le bilan, en 1900, de 17 années de présence jovinienne. Nous le reproduisons ici :

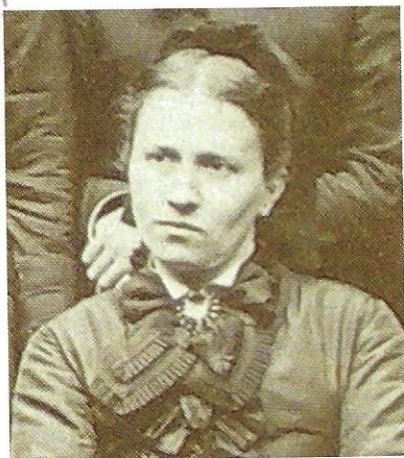
128. — Le modèle de Congrégation mariale proposé par Rome et auquel d'autres groupes devaient s'affilier.

129. — Archives Désir, Manuscrit signé des initiales L.J.C. — P.C.M., Petit historique de l'I.N.C. de Joigny.

Elèves inscrites	460
Brevets élémentaires	55
Brevets supérieurs	15
Institutrices enseignement officiel	3
Institutrices enseignement libre	29
Enfants de Marie	150
Entrées à l'Institut	15

L'influence de l'*Institut Sainte-Alpais* sur la vie religieuse et civile de Joigny ne fut pas négligeable. L'entrejeu des Demoiselles, leur ascendant sur les autorités ecclésiastiques, tant joviniennes que diocésaines, étaient opérants. La confiance des plus humbles Joviniens auxquels elles portaient une égale attention leur était tout aussi précieuse que le respect des « grands »¹³⁰. Le succès fut tel que l'on pensa à ouvrir un deuxième Institut à Joigny. Mais là, commence l'histoire de Sainte-Paule à Sens¹³¹...

IV. - Jeanne Guyard, « petite fille » d'Adeline Désir



Le parcours de Jeanne Claude Eugénie Guyard est également remarquable. Née le 28 février 1859, à Roulans, dans le Doubs¹³², elle est la première fille du remariage de Jean-François Guyard, cantonnier, qui a déjà cinq enfants. La seconde épouse et mère, Jeanne Séraphine Rozier, très pieuse, éduque sa fille dans la foi et la simplicité au milieu de toute la fratrie, et porte une dévotion particulière à Notre Dame d'Aigremont, sanctuaire proche de Roulans. Virginie (on prénomme Jeanne ainsi car une de ses sœurs aînées et sa mère portent déjà ce prénom de Jeanne) fréquente avec autant de piété la chapelle.

Adolescente, elle aime à s'y rendre et prier la Vierge. Elle affectionne particulièrement ce pèlerinage à trois quarts d'heure de chez elle, et c'est là qu'elle décidera plus tard de sa vocation de religieuse. Elle viendra aussi s'y ressourcer dans les rares moments de repos qu'elle s'octroiera.

La petite Virginie, à peine âgée de 4 ans, est remarquée par les institutrices du village qui supplient madame Guyard de la leur confier. Elle

130. - La biographie de Jeanne Guyard fait état d'invitations au mariage d'anciennes élèves auxquelles elle répondait volontiers avec les jeunes filles de l'Institut qui animaient l'office de leur chants toujours très appréciés. En retour, elles étaient invitées et participaient aux agapes qui s'ensuivaient.

131. - L'histoire de l'Institut Sainte-Paule à Sens fera l'objet d'une communication ultérieure.

132. - Registre d'état civil de Roulans

apprend ainsi à lire en écoutant les leçons des plus grandes. Elle est intelligente et étudie avec facilité. Elle part bientôt pour le pensionnat au château de Roulans, tenu par des religieuses du Saint-Sacrement. Elle continue d'apprendre auprès des institutrices de Roulans afin de passer le brevet élémentaire qu'elle obtient avec aisance à Besançon. Elle a 18 ans. La jeune fille brevetée est remarquée au village et se dirige vers l'enseignement sans que cet emploi soit une véritable vocation, semble-t-il. Elle est « sous-maîtresse » dans une école laïque de Besançon située sur la paroisse de Saint-François Xavier où elle se rend régulièrement pour prier. A la sortie de l'église, un jour de 1876, elle rencontre une « dame quêteuse » qui recueille des dons en faveur des écoles professionnelles catholiques de Mademoiselle Désir de Paris...

Virginie « monte » à Paris

L'année suivante, la direction des religieuses du Saint-Sacrement passe la main à la congrégation des Ursulines qui disposent de leur personnel. Virginie perd son emploi. Elle essaie de se rendre utile chez elle, mais régresse. Le curé de Roulans, attentif, la convainc de passer le brevet supérieur afin de trouver plus aisément un emploi. De passage à Paris, en mai 1879, au cours d'une conversation d'après-messe, le prêtre fait la connaissance de mademoiselle Marie Petit de la Prairie, directrice du cours Sainte-Philomène (futur cours des Billettes), qui lui fait aussitôt rencontrer Marthe Laval... Trois semaines après, le 24 mai 1879, Virginie descend du train qui l'a amenée à Paris : elle est accueillie gare de Lyon par Marie Tadelier.

Elle commence par s'y ennuyer. On ne lui confie, les premiers mois, que des tâches de couture qui la poussent à demander à l'abbé Lantiez de la laisser rentrer au pays, y faire sa carrière d'institutrice. Mais sa personnalité, son tempérament, son intelligence et sa piété ont retenu l'attention de Marthe Laval. Le 25 novembre 1879, Virginie entre de son plein gré au noviciat de Chaville. On lui confie parallèlement les salles d'études à Paris et en particulier la rue Jacob. Nous la rencontrons, aux côtés de la Directrice, œuvrant dans les écoles professionnelles des brunisseuses et des balais. Elle y fait le catéchisme, dirige les cours du soir et visite les foyers.

Odile Butsch se rappelle : « *Mademoiselle Guyard, jeune franc-comtoise de dix-huit ans, maîtresse surveillante rue Jacob en 1879, aimait à raconter, il nous souvient, la joie qui récompensait son zèle et celui de ses jeunes amies quand elles revenaient au Cours, ayant obtenu baptêmes, premières communions, régularisations ou conversions.* ¹³³ »

Diplômée du Brevet Supérieur en 1882, elle achève son noviciat et prononce ses premiers vœux¹³⁴, mais reste rue Jacob et obtient de Marthe Laval la promesse de ne jamais se voir confier de responsabilité...

133. — Odile Butsch, ouvrage cité, p. 87.

134. — Elle prononcera ses engagements perpétuels à Chaville, en 1885 et place sa vie religieuse sous le patronage de Sainte Catherine d'Alexandrie.